
U d'/of OTTAWA
39003014223373

Bibliothèque Carnegie

Ottawa

La bibliothèque est ouverte au public tous les jours, excepté les dimanches, et fêtes, de 9 h. du matin à 9 h. du soir.

Les lecteurs ont la permission d'emprunter et de garder durant deux semaines un volume de roman et deux autres volumes de catégories différentes. Passé deux semaines, une amende de 2 sous par jour sera exigible pour chaque volume qui n'aura pas été rapporté.

Les dommages aux volumes, outre que ceux résultant de l'usure ordinaire, devront être promptement payés.

DENISE

PIÈCE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théatre-Français,
le 19 janvier 1885.

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR :

THÉATRE

L'AMI DES FEMMES, comédie en cinq actes.
LE BIJOU DE LA REINE, comédie en un acte, en vers.
LA DAME AUX CAMÉLIAS, drame en cinq actes.
LE DEMI-MONDE, comédie en cinq actes.
DENISE, pièce en quatre actes.
DIANE DE LYS, comédie en cinq actes.
L'ÉTRANGÈRE, comédie en cinq actes.
LA FEMME DE CLAUDE, pièce en trois actes et une préface.
LE FILLEUL DE POMPIGNAC, comédie en quatre actes.
LE FILS NATUREL, comédie en cinq actes.
FRANCILLON, comédie en trois actes.
LES IDÉES DE MADAME AUBRAY, comédie en quatre actes.
MONSIEUR ALPHONSE, pièce en trois actes.
LE PÈRE PRODIGUE, comédie en cinq actes.
LA PRINCESSE DE BAGDAD, pièce en trois actes.
LA PRINCESSE GEORGES, pièce en trois actes.
LA QUESTION D'ARGENT, comédie en cinq actes.
UNE VISITE DE NOCES, comédie en un acte.

ENTR'ACTES . . . . 3 vol.
NOUVEAUX ENTR'ACTES . . . . 1 —
THÉATRE COMPLET, avec préfaces inédites. . . . . . 8 —
THÉATRE DES AUTRES . . . . 2 —

UNE LETTRE SUR LES CHOSES DU JOUR. . . . . 1 vol
NOUVELLE LETTRE DE JUNIUS A SON AMI A—D— . . . . 1 —
UNE NOUVELLE LETTRE SUR LES CHOSES DU JOUR. . . . . 1 —
L'HOMME-FEMME. . . . . 1 —
LA QUESTION DU DIVORCE. . . . . 1 —
LES FEMMES QUI TUENT ET LES FEMMES QUI VOTENT. . . . . . . 1 —
LA RECHERCHE DE LA PATERNITÉ . . . . 1 —
LETTRE A M. NAQUET. 1 —

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

ALEXANDRE DUMAS FILS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DENISE

PIÈCE EN QUATRE ACTES



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

A MONSIEUR ÉMILE PERRIN

ADMINISTRATEUR GÉNÉRAL DU THÉATRE-FRANÇAIS

Mon cher Perrin,

Je dois à votre insistance affectueuse d'avoir écrit cette pièce, comme je dois au talent des artistes qui la représentent une large part du succès qu'elle obtient. Je serais bien ingrat si je ne dédiais pas *Denise* à cette Comédie-Française que vous administrez si bien et que les interprètes de Corneille, de Racine et de Molière maintiennent toujours si haut.

A. DUMAS FILS.

PERSONNAGES

COMTE ANDRÉ DE BARDANNES ..	MM. WORMS.
BRISSOT..............................	GOT.
FERNAND DE THAUZETTE, fils de madame de Thauzette.................	BAILLET.
THOUVENIN..........................	COQUELIN
PONTFERRAND......................	COQUELIN CADET.
MARTHE DE BARDANNES, sœur d'André...............	Mmes REICHEMBERG.
DENISE BRISSOT, fille de Brissot...	BARTET.
Mme DE THAUZETTE................	PIERSON.
Mme BRISSOT, femme de Brissot......	P. GRANGER.
Mme DE PONTFERRAND....	AMEL.
CLARISSE DE PONTFERRAND....	FRÉMAUX.
UN DOMESTIQUE.	M. FALCONNIER.

La scène se passe, de nos jours, à la campagne entre le déjeuner et le dîner.

S'adresser, pour avoir la mise en scène et le plan du décor avec plantation des meubles,
à M. LÉAUTAUD, à la Comédie-Française.

DENISE

ACTE PREMIER

Un salon de campagne, très élégant. Portes-fenêtres au fond donnant sur le jardin. Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

DENISE, CLARISSE DE PONTFERRAND, puis ANDRÉ, THOUVENIN, MADAME DE PONTFERRAND, M. DE PONTFERRAND, MADAME BRISSOT, puis MARTHE, FERNAND, BRISSOT.

Avant que le rideau se lève, après les trois coups frappés, on entend Denise qui chante, en s'accompagnant sur le piano, le morceau de *Mireille*. *Et moi, si, par hasard, quelque jeune garçon.* Elle dit la dernière phrase, une fois le rideau levé et devant le public. Clarisse est debout en scène et fait signe aux personnages qui sont dans la coulisse de venir tout doucement et d'écouter sans se faire voir. Quand Denise a lancé sa dernière note, Clarisse applaudit.

CLARISSE.

Bravo ! Bravo ! Encore ! Encore !

DENISE, se levant.

Comment, vous m'écoutiez, Mademoiselle ? Je me croyais seule. C'est une trahison.

Les autres personnages sont entrés. André, Thouvenin, Pontferrand et sa femme, madame Brissot. Tous applaudissent, excepté madame Brissot.

THOUVENIN.

Continuez, Mademoiselle ; continuez, comme si nous n'étions pas là.

MADAME DE PONTFERRAND, bas, à M. de Pontferrand

Elle savait fort bien que nous y étions.

PONTFERRAND.

Croyez-vous, chère amie, croyez-vous?

CLARISSE, venant à Denise.

Qu'est-ce que c'est que cet air-là?

DENISE.

C'est un air de *Mireille*.

CLARISSE.

Qu'est-ce que c'est que *Mireille*?

DENISE.

Vous n'avez jamais entendu *Mireille*, Mademoiselle?

CLARISSE.

Où cela?

DENISE.

A l'Opéra-Comique.

CLARISSE.

On ne me mène pas au spectacle.

DENISE.

Même à l'Opéra-Comique?

CLARISSE.

Même à l'Opéra-Comique : il paraît que, quand on y va à mon âge, il faut se marier après.

THOUVENIN.

Cela arrive souvent, mais ce n'est pas inévitable.

CLARISSE, à André.

Monsieur, est-ce que mademoiselle Brissot chante ainsi tous les jours?

ANDRÉ.

Oui, Mademoiselle.

CLARISSE.

Oh ! vous êtes bien heureux.

ANDRÉ.

Mais oui.

CLARISSE, à Denise.

Vous me prêterez cette partition.

Elle s'est mise au piano et déchiffre *Mireille*

DENISE.

Demandez à madame votre mère.

CLARISSE.

Maman, elle ne voudra pas. Je l'emporterai sans rien dire.

DENISE.

Je ne peux pas le permettre.

CLARISSE.

Pendant que vous aurez le dos tourné... Et puis, je l'appelle maman, mais ce n'est pas maman. Maman m'aurait menée à l'Opéra-Comique. Elle m'aimait tant. C'est la seconde femme de papa, et alors elle est très sévère parce qu'elle prétend qu'elle a des responsabilités. Des responsabilités, qu'est-ce que cela veut dire? (Fouillant dans les partitions.) Qu'est-ce que vous avez encore de joli là? Où est donc mademoiselle Marthe?

DENISE.

On est allé la chercher. Elle était tout à l'heure dans le parc.

ANDRÉ, à Madame Brissot.

La voix de mademoiselle Brissot revient tous les jours de plus en plus.

MADAME BRISSOT.

Oui, en effet.

MADAME DE PONTFERRAND, à madame Brissot.

Ah ! Madame ; Mademoiselle est votre fille ?

MADAME BRISSOT.

Oui, Madame.

MADAME DE PONTFERRAND.

Je vous fais mes compliments ; on m'avait parlé d'elle. N'a-t-elle pas dû chanter dernièrement à l'église pour le mariage du fils du fermier Bertrand.

MADAME BRISSOT.

Oui, Madame.

MADAME DE PONTFERRAND.

En s'accompagnant à l'orgue que M. de Bardannes a donné.

ANDRÉ.

Oui, Madame.

MADAME BRISSOT.

Mais il fallait l'autorisation de l'évêque.

MADAME DE PONTFERRAND.

Et Monseigneur n'a pas voulu. Il n'aime pas que les femmes chantent dans les églises. Ça distrait toujours un peu des offices. Moi, je suis pour qu'on s'en tienne à la maîtrise de la paroisse. On y chante quelquefois faux ; mais on ne va pas à l'église pour entendre de la musique.

THOUVENIN.

On y va pour apprendre la charité.

CLARISSE, jouant un air de *Sylvia*.

Oh! ça c'est gentil.

Pontferrand, à moitié endormi, fredonne l'air que joue Clarisse.

MADAME DE PONTFERRAND, à madame Brissot.

Mais il faut que mademoiselle votre fille ait beaucoup travaillé pour arriver à chanter ainsi.

MADAME BRISSOT.

Elle a beaucoup travaillé, oui, Madame, avec un vieil ami à nous, professeur de chant au Conservatoire et qui voulait absolument la faire entrer au théâtre. Il assurait qu'elle pourrait gagner cent mille francs par an.

MADAME DE PONTFERRAND.

Ce n'est pas trop pour consentir à monter sur les tréteaux.

THOUVENIN.

Il y a des tapis, Madame.

MADAME DE PONTFERRAND.

Pas pour les danseuses.

PONTFERRAND.

Mais mademoiselle Brissot ne dansait pas, bonne amie.

MADAME DE PONTFERRAND.

Du moment que c'est en public et pour de l'argent, danser ou chanter, c'est toujours la même chose.

THOUVENIN, à part.

Aimable femme. (Haut.) Seulement, Madame, il y a une différence. Les sourds aiment mieux la danse et les aveugles aiment mieux le chant.

MADAME DE PONTFERRAND, à André

Qu'est-ce que c'est que ce monsieur?

ANDRÉ.

C'est un grand manufacturier, un grand agronome, une grande fortune, et par là-dessus, un grand cœur.

MADAME DE PONTFERRAND.

Vous le nommez ?

ANDRÉ.

Thouvenin.

MADAME DE PONTFERRAND.

Thouvenin ! Thouvenin !

PONTFERRAND.

Ne cherchez pas, bonne amie. Ce n'est pas dans l'Almanach de Gotha. Ce n'est que dans le Bottin.

MADAME DE PONTFERRAND.

Les nouvelles couches. (A André.) Et alors cette demoiselle est l'institutrice de votre sœur ?

ANDRÉ.

Non, Madame, elle est surtout sa compagne, son amie.

MADAME DE PONTFERRAND.

Son amie ! Son amie à gages, car je pense que vous la rétribuez, et grassement, pour faire ce qu'elle fait ici.

ANDRÉ.

Mademoiselle Brissot ne reçoit chez moi aucun salaire. Elle est la fille de mon régisseur, le plus honnête homme du monde, ancien officier, décoré.

MADAME DE PONTFERRAND.

Par le gouvernement actuel ?

ANDRÉ.

Non, par le précédent.

MADAME DE PONTFERRAND.

Ça ne vaut pas beaucoup mieux.

ANDRÉ.

Enfin, c'est comme ça, Madame. Il était bon soldat, il a été blessé en Crimée et en Italie, on l'a décoré. C'est un malheur, mais qu'y faire ?

MADAME DE PONTFERRAND.

Et pourquoi a-t-il quitté l'armée, puisqu'il était si brave ?

ANDRÉ.

Pour se marier. La jeune fille qu'il aimait n'avait pas de dot; lui n'avait rien, et vous savez, Madame, que dans l'armée...

MADAME DE PONTFERRAND.

Il faut une dot, je sais; alors c'était de l'amour ?

ANDRÉ.

Justement.

MADAME DE PONTFERRAND.

De l'amour pour cette vieille, c'est drôle. Vous ne trouvez pas ça drôle, quand on voit une vieille femme, s'entendre dire qu'elle a été aimée.

ANDRÉ.

Non. Quand cette femme a été jolie et quand elle est encore bonne comme l'est celle-là. Ce qui est extraordinaire, c'est qu'on ait pu aimer ou épouser une femme qui a toujours été laide et qui n'a jamais été bonne.

MADAME DE PONTFERRAND.

Il y a bonté et bonté. Il y a des bontés que toutes les femmes ne sont pas disposées à avoir. Bref, ce sont des gens qui ont eu des malheurs.

ANDRÉ.

Très dignement et très vaillamment supportés.

MADAME DE PONTFERRAND.

Et comment vivait-on dans le malheur?

ANDRÉ.

Par le travail.

MADAME DE PONTFERRAND.

La fille aussi?

ANDRÉ.

La fille donnait des leçons de français, d'histoire, de musique, à des jeunes filles : car elle est très instruite, elle a tous ses diplômes.

MADAME DE PONTFERRAND.

Éducation laïque.

ANDRÉ.

C'est alors que le père, qui faisait quelques écritures de commerce, m'a été recommandé. La présence chez moi de ces braves gens m'a permis de retirer ma sœur du couvent, ce que je n'avais pu faire jusqu'alors, vivant à Paris, en garçon, et n'ayant plus ni père ni mère depuis dix ans, ni aucune parente qui pût venir demeurer avec moi et se charger de Marthe.

MADAME DE PONTFERRAND.

Alors vous avez confié vos terres au père Brissot, votre ménage à la mère Brissot et votre sœur à la fille Brissot.

ANDRÉ

Oui, Madame.

MADAME DE PONTFERRAND.

C'est de la confiance. Croyez-vous qu'une personne qui a voulu entrer au théâtre soit une compagne bien convenable et bien sûre pour une fille de bonne maison? car elle est de bonne maison, votre sœur.

ANDRÉ.

Et moi aussi, qui suis de la même.

MADAME DE PONTFERRAND.

Vous êtes pour les idées nouvelles. La nuit du 4 août! Elle nous a coûté cher, la nuit du 4 août. Eh bien, vous m'en direz de bonnes nouvelles de vos idées nouvelles... (A Pontferrand.) Eh bien, Philibert, à quoi pensez-vous?

PONTFERRAND, un peu endormi.

A vous, bonne amie. Il est difficile de penser à autre chose quand vous êtes là.

THOUVENIN, à André.

Il me va, le Pontferrand. Il m'a l'air d'en avoir pris gaiement son parti!

ANDRÉ.

Oh! très gaiement, je vous en réponds, c'est un malin.

THOUVENIN.

Mais pourquoi rendez-vous tant de comptes à sa femme?

ANDRÉ.

L'impôt du voisinage de campagne. Si je ne lui répondais pas catégoriquement, Dieu sait ce qu'elle dirait de toute la maison!

MADAME DE PONTFERRAND, à Marthe qui entre.

Enfin, vous voici, ma chère enfant!

MARTHE.

Excusez-moi, Madame, j'étais allée jusque chez la femme du garde dont le petit garçon est un peu souffrant.

MADAME DE PONTFERRAND.

Rien de contagieux?

MARTHE.

Rien, Madame, rassurez-vous!

MADAME DE PONTFERRAND.

J'avais peur que vous ne fussiez malade, ne vous voyant pas ce matin à la messe. Voilà pourquoi vous avez notre visite, bien que nous devions dîner ici ce soir.

MARTHE.

J'ai entendu tant de messes, quand j'étais au couvent que je me repose un peu. J'ai de l'avance. Vous n'y allez que le dimanche, chère Madame, moi, j'y allais tous les jours.

MADAME DE PONTFERRAND.

C'est mademoiselle Brissot qui vous apprend ces choses-là?

MARTHE.

Non, Madame, car mademoiselle Brissot était à la messe, ce matin.

PONTFERRAND.

A côté de madame de Thauzette.

MADAME DE PONTFERRAND.

Qui est ici?

MARTHE.

Oui, Madame, pour quelques jours.

PONTFERRAND.

La belle Zézette, comme nous l'appelions, il y a encore dix ans.

MADAME DE PONTFERRAND.

Vous l'avez connue à cette époque-là?

PONTFERRAND.

Comme tout Paris, car à cette époque-là j'habitai Paris.

Il soupire.

MADAME DE PONTFERRAND.

Vous y allez encore assez souvent.

PONTFERRAND.

Tous les deux mois, à peu près, et avec des billets d'aller et retour, ce n'est pas la peine d'en parler.

MADAME DE PONTFERRAND.

N'est-elle pas veuve, cette belle madame de Thauzette?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

MADAME DE PONTFERRAND.

Son mari était à la tête d'une Société financière; il a laissé des affaires en assez mauvais état.

PONTFERRAND.

Après sa mort, on a lavé la situation.

MADAME DE PONTFERRAND

Eh bien, l'eau doit être propre. N'a-t-elle pas un fils?

ANDRÉ.

Qui a été au collège avec moi.

MADAME DE PONTFERRAND.

Il est plus jeune que vous ?

ANDRÉ.

De six ou sept ans.

MADAME DE PONTFERRAND.

C'est un grand bellâtre qui n'est bon à rien. Elle voudrait bien le marier, mais il n'est pas d'un placement facile. Est-ce qu'il est ici avec elle?

MARTHE.

Oui, Madame, nous allons faire une promenade à

cheval ensemble, ce matin; madame de Thauzette me donne des leçons.

MADAME DE PONTFERRAND.

Ah! oui, elle pourrait donner des leçons de manège, comme mademoiselle Brissot des leçons d'orthographe. Faites-moi donc visiter votre nouvelle installation, car toute cette partie du château a été nouvellement restaurée.

Elles s'éloignent.

THOUVENIN, à Pontferrand.

Madame de Pontferrand a beaucoup d'esprit.

PONTFERRAND.

Oui, oui. Elle est mauvaise comme la gale. Dites donc, vous qui êtes dans beaucoup d'affaires sûres, car il paraît qu'elles sont sûres, vos affaires...

THOUVENIN.

Oui.

PONTFERRAND, lui serrant la main.

Je vous en fais mon compliment. Vous devriez bien me fourrer dans un conseil d'administration. Les Pontferrand sont de vieille souche. Voilà une occasion pour la démocratie de faire alliance avec la noblesse. Et puis ça me ferait aller quelquefois à Paris.

THOUVENIN.

es jetons d'absence seraient pour la petite.

PONTFERRAND.

Qui est-ce qui vous a dit de ces choses-là?

THOUVENIN.

Ça se dit dans le pays.

PONTFERRAND.

Tas de bavards!

THOUVENIN.

On vous voit trottiner, de temps en temps, du côté du télégraphe où vous allez porter vous-même vos petites dépêches.

PONTFERRAND.

A un ami.

THOUVENIN.

Hé! vous n'allez pas les adresser directement à la petite, vous êtes plus fort que ça, et le lendemain, régulièrement, on vous voit partir pour Paris, où vous restez deux bons jours.

PONTFERRAND.

C'est vrai.

THOUVENIN.

Je vous mettrai dans un conseil d'administration; mais dites-moi pourquoi, puisque vous étiez veuf, vous êtes-vous remarié? Par mortification?

PONTFERRAND.

Vous y êtes. J'étais inconsolable de la mort de ma première femme, qui n'avait aucun rapport avec celle-ci... un ange, un ange, et plus on est inconsolable...

THOUVENIN.

Plus on a besoin d'être consolé. Mais ce n'était pas le moyen.

PONTFERRAND.

Mais je me croyais sincèrement inconsolable pour toujours. Alors, on a abusé de ma douleur. On m'a dit qu'il fallait me remarier, à cause de Clarisse, avec une femme sérieuse. J'ai cherché une personne que l'on ne pût pas m'accuser d'avoir épousée par amour; on m'a indiqué mademoiselle de Laville Serteux, je me suis dit tout de suite : voilà mon affaire.

THOUVENIN.

On ne pouvait pas trouver mieux.

PONTFERRAND.

Je ne crois pas. Il faut vous dire que, tel que vous me voyez, je suis resté très jeune.

THOUVENIN.

De cœur?

PONTFERRAND.

De cœur et de tout.

THOUVENIN.

Alors?

PONTFERRAND.

Alors, dans le commencement de mon mariage, moins il y avait d'entraînement de ma part, plus il me paraissait juste de concilier et mes devoirs envers la mémoire de ma première femme, et ce que je devais, après tout, aux aspirations légitimes de la seconde. Je m'étais remarié, je devais au moins...

THOUVENIN.

L'obole du veuf. Ce n'est pas énorme, mais enfin c'est toujours ça. C'était bien, cette combinaison.

PONTFERRAND.

Oh! oui, c'était bien. Elle ne m'en a su aucun gré. Elle est devenue exigeante, jalouse. Elle n'a plus voulu voir que des vieilles femmes. Elle dit pis que pendre de toutes les autres. Bref, elle m'a rendu la vie tellement insupportable qu'elle a complètement dénaturé ma douleur. Au lieu de rester inconsolable d'avoir perdu ma première femme, je suis inconsolable d'avoir pris la seconde. Mais de cette douleur-là j'avais bien le droit de me consoler.

THOUVENIN.

Et c'est pour cela que vous allez à Paris.

PONTFERRAND

Comme vous dites.

THOUVENIN.

C'est mademoiselle Clarisse qui ne doit pas s'amuser dans tout ça

Clarisse s'est remise au piano avec Denise.

PONTFERRAND.

Oh! je vous en réponds : pauvre petite! Nous rions bien quelquefois ensemble, parce qu'elle ne demande qu'à rire, mais à son âge, un père, ce n'est pas suffisant. Il faudrait la marier. Dès que M. de Bardannes a eu sa sœur avec lui, ma femme a consenti à venir et à amener Clarisse. Il m'irait comme gendre, le maître de la maison. Est-il libre?

THOUVENIN.

Je le suppose.

PONTFERRAND.

On dit dans le pays que la petite institutrice... Hé! Hé!

THOUVENIN.

Eh bien, que ceux qui disent ça ne le disent pas à portée des oreilles du père, il en cuirait à leurs oreilles, à eux.

PONTFERRAND.

Vous croyez? Entre nous, ça ne serait pas la première fois qu'une institutrice... Elle est gentille. J'économiserais bien le voyage de Paris pour elle.

MADAME DE PONTFERRAND, qui est rentrée.

Eh bien, Philibert, quand vous voudrez.

PONTFERRAND

Me voilà, bonne amie.

MADAME DE PONTFERRAND.

Qu'est-ce qu'elle joue là, votre fille?

PONTFERRAND.

C'est gentil.

Clarisse joue un air de *Sylvia*.

MADAME DE PONTFERRAND

Qu'est-ce que vous jouez là, Clarisse?...

CLARISSE, passant de *Sylvia* à la marche funèbre.

C'est un oratorio, maman.

MADAME DE PONTFERRAND.

Un oratorio qui commence si gaiement...

CLARISSE.

Il est en deux parties, maman : la première pour mariage, et la seconde pour funérailles.

PONTFERRAND, à Thouvenin.

Quand je vous disais qu'elle avait de l'esprit!

MADAME DE PONTFERRAND.

Fermez cette partition, vous qui ne vous destinez pas au théâtre. (Fernand entre en costume de cheval.) Qu'est-ce que c'est encore que celui-là?

MARTHE.

C'est M. de Thauzette.

Fernand salue très élégamment et très respectueusement les deux femmes.

MADAME DE PONTFERRAND, saluant à peine, bas, à Marthe.

Ne me le présentez pas. Il sera temps ce soir. (A part.) C'est le cirque Loyal. (A Pontferrand.) Voyons, Philibert, allons-nous en avant que madame de Thauzette n'arrive.

FERNAND, à haute voix, à Denise.

Enfin, on te voit! Comment vas-tu, ce matin?

DENISE.

Très bien, je te remercie.

FERNAND.

Ta migraine d'hier au soir?

DENISE.

Elle est passée.

MADAME DE PONTFERRAND, à Marthe.

Ils sont parents?

MARTHE.

Non, mais leurs parents étaient intimement liés. Ils ont été élevés ensemble et ils se tutoient toujours.

MADAME DE PONTFERRAND, à part.

Ah! c'est exquis. (Haut.) Clarisse?

CLARISSE.

Maman.

MADAME DE PONTFERRAND.

Venez.

CLARISSE.

Me voilà, maman. (A Denise.) Comment s'appelle ce monsieur qui vient d'entrer?

DENISE.

M. Fernand de Thauzette.

MADAME DE PONTFERRAND, à Pontferrand.

Eh bien, venez-vous, Philibert?

PONTFERRAND, qui se chauffe les pieds.

Voilà, bonne amie! C'est bon, un peu de feu, en septembre. Vous devriez faire faire du feu à la maison.

MADAME DE PONTFERRAND.

Avant la Toussaint, c'est inconvenant. Nous dînerons ici ce soir, puisque nous ne pouvons pas faire autrement, mais nous ne reviendrons plus dans cette maison qui n'est convenable ni pour Clarisse, ni même pour moi... et vous me ferez le plaisir, dès demain, d'aller voir l'évêque et de lui dire qu'il faut qu'il intervienne.

PONTFERRAND.

Pour?

MADAME DE PONTFERRAND.

Pour soustraire cette petite (Elle montre Marthe.) aux déplorables influences de ce milieu.

PONTFERRAND.

Il est à Paris, l'évêque.

MADAME DE PONTFERRAND.

Eh bien! vous irez à Paris.

PONTFERRAND, à part.

Je vais envoyer une dépêche.

MADAME DE PONTFERRAND, à Marthe.

A ce soir, chère enfant. (A André.) Au revoir, Monsieur.

Tous les personnages sortent, excepté Fernand, Denise et Marthe. Fernand salue très respectueusement Clarisse.

CLARISSE, à part.

Oh! le beau garçon.

Elle sort.

FERNAND, à Marthe, au moment où elle va rentrer dans la coulisse.

Mademoiselle, voici le livre que vous avez paru désirer hier au soir et que je suis allé chercher ce matin à la ville.

MARTHE, prenant le livre.

Quatre lieues à cheval, c'est aimable.

FERNAND, bas.

Il y a une lettre dans le livre.

Marthe dépose le livre sur la table et va rejoindre madame de Pontferrand, Clarisse et André qui sortent.

FERNAND, à part.

Elle laisse là ce livre, sachant qu'il contient une lettre. Est-ce du dédain, de l'audace ou de la prudence? Veut-elle que je le reprenne, ou va-t-elle revenir le chercher? Nous verrons bien.

Pendant ce temps, Denise a rangé les partitions, fermé le piano, sans regarder du côté de Fernand et sans paraître savoir qu'il est là. Fernand a l'air de ne pas la voir et se tient devant la cheminée, comme s'il se chauffait les pieds, en tournant de temps en temps la tête du côté du jardin. Denise, qui a fini de ranger, se dirige vers la porte sans regarder du côté de Fernand. Brissot entre.

FERNAND.

Bonjour, mon cher monsieur Brissot.

BRISSOT.

Bonjour, mon ami.

DENISE, à Brissot.

Bonjour, mon père.

BRISSOT.

C'est vrai, je ne t'ai pas encore vue d'aujourd'hui. (Denise se dispose à sortir.) Où vas-tu?

DENISE.

Mademoiselle de Bardannes va monter à cheval tout à l'heure. Elle s'habille, je vais voir si elle n'a besoin de rien.

BRISSOT.

Va, va, tu n'auras jamais trop d'attentions pour elle. (Il embrasse Denise, qui sort.) J'oubliais qu'il y a une partie de cheval pour ce matin?

FERNAND.

Est-ce que vous venez avec nous?

BRISSOT.

Non, il faut que je fasse une ronde dans les raffineries et dans les haras avant de montrer tout notre établissement à M. Thouvenin. Je cherche même M. le comte pour lui demander...

THOUVENIN, entrant sur ces derniers mots.

M. de Bardannes est là, dans le jardin. Il accompagne M. de Pontferrand jusqu'à la grille. J'ai déjà jeté un coup d'œil sur vos travaux, monsieur Brissot; je vous fais mes compliments bien sincères. Vous vous êtes mis vite au courant.

BRISSOT

J'ai fait de mon mieux, et c'est si facile de bien faire quand on aime les gens pour qui on fait quelque chose.

THOUVENIN.

Vous aimez le comte?

BRISSOT.

Comme j'aimerais mon fils, si j'en avais un.

Il sort.

SCÈNE II

FERNAND, THOUVENIN.

THOUVENIN à Fernand.

Déjà en tenue.

FERNAND.

Je reviens de la ville.

THOUVENIN.

Je vous ai aperçu, j'étais à cheval.

FERNAND.

Je ne vous ai pas vu.

THOUVENIN.

J'étais loin et vous paraissiez très pressé. Vous pensiez à autre chose, à quelque jolie femme.

FERNAND.

Probablement; à vrai dire, je ne pense guère qu'à cela.

THOUVENIN.

Depuis quel âge?

FERNAND.

Seize ans, seize ans et demi, c'est l'âge maintenant.

THOUVENIN.

Pas pour tout le monde.

FERNAND.

Vous voulez me faire croire que vous n'avez jamais été amoureux.

THOUVENIN.

Je le suis, en ce moment, de ma femme et depuis douze ans.

FERNAND.

Et avant?

THOUVENIN.

Avant, j'avais bien autre chose à faire que de m'occuper d'amour. J'avais à faire ma vie et celle de ma mère, qui était veuve: une de ces braves femmes de la campagne, sans instruction, à qui leur cœur a tout appris. J'étais ouvrier, très pauvre, mais très travailleur, très ambitieux et, ne riez pas, très chaste. Je m'étais juré que je ne posséderais jamais qu'une femme, celle que j'épouserais.

FERNAND.

Et vous vous êtes tenu parole?

THOUVENIN.

Oui.

FERNAND.

Et vous vous êtes marié à quel âge?

THOUVENIN.

A vingt-huit ans.

FERNAND.

Ah! que c'est drôle!

THOUVENIN

Qu'y a-t-il de drôle à cela? Ce qui est drôle, pour me servir du même mot que vous, c'est de faire autrement, c'est d'avoir dit à deux femmes différentes qu'on les aimait. Du moment qu'on a dit à une femme, quelle qu'elle soit, qu'on l'aime, on a engagé toute sa vie. Ce n'est pas après qu'il faut réfléchir en amour, c'est avant. Songez donc ce que c'est que de dire à un être qu'on l'aime! ce qu'on dit à sa mère et à ses enfants!

FERNAND.

Ce n'est pas la même chose.

THOUVENIN.

C'est le même mot, c'est la même chose.

FERNAND.

Ah! bien, nous sommes loin de compte. Moi, au bout de huit jours d'intimité complète avec une femme, je n'ai plus rien de nouveau ni à entendre ni à dire, et elle-même, le plus souvent, ne demande pas mieux que d'en rester là. Imagination, ennui, recherche de l'inconnu, désir du nouveau, du mystère, du danger même, voilà le fond de l'amour de part et d'autre. Quand on a

vu tout ce que j'ai vu, on sait bien qu'il n'y a jamais eu une femme qui se soit ni donnée ni mariée par amour.

THOUVENIN.

Ah! vous croyez?

FERNAND.

J'en suis sûr.

THOUVENIN.

Expliquez-moi cela.

FERNAND.

C'est bien simple. Nous laissons de côté les Laïs et les Manon, nous savons, n'est-ce pas, à quoi nous en tenir sur ce qu'elles décorent du nom d'amour,

THOUVENIN.

Soit.

FERNAND.

Quant aux femmes mariées qui ont un amant, l'amour qu'elles prétendent avoir pour celui-ci n'est fait que de la lassitude et du dégoût du mari imbécile qui n'a pas su se faire aimer. Ce n'est pas là de l'amour, c'est du dépit ou de la revanche.

THOUVENIN.

Et les jeunes filles, quand elles se marient?

FERNAND.

Routine, curiosité. Elles ne se rendent pas compte de ce qu'elles font, puisqu'elles ne sauront véritablement ce que c'est que l'amour que quand elles seront mariées. Elles n'aiment pas l'homme qu'elles épousent, elles le préfèrent à d'autres, voilà tout, quand elles ne font pas un calcul de fortune ou d'ambition.

THOUVENIN.

Et les filles qui se donnent sans la garantie du mariage,

au risque de leur honneur, et qui se tuent quand on les abandonne ?

FERNAND.

Filles sans dot qui ont peur du célibat et de la solitude, auxquels la pauvreté les condamne, qui ont toujours le vague espoir que leur amant les épousera et qui perdent la tête quand elles voient qu'elles se sont trompées; quant à ceux qui sont assez bêtes pour les épouser, voyez la vie qu'ils mènent.

THOUVENIN.

Mais au moins, ils ont fait leur devoir.

FERNAND.

Le devoir, savez-vous ce que c'est? C'est ce qu'on exige des autres. Disons donc la vérité, à l'encontre de toutes les légendes lyriques et sentimentales, ce qu'on appelle l'amour, c'est la bataille des sexes. Les deux adversaires savent bien ce qu'ils veulent et tous les moyens sont bons. Aux femmes de se défendre avant, aux hommes de se défendre après, et *væ victis*. Tant pis pour les vaincus.

THOUVENIN.

Et les enfants!

FERNAND.

Ce sont les accidents de la galanterie et les inconvénients du mariage.

THOUVENIN.

Alors, nous ne devons rien aux femmes?

FERNAND.

Si; le respect et la maternité quand nous les épousons, le plaisir et la discrétion quand nous ne les épousons pas.

THOUVENIN.

La défroque de don Juan, alors ?

FERNAND.

Oui, don Juan, le seul qui ait eu raison de la versatilité des femmes. Elvire, dona Anna, Zerline, épouse arrachée au lit conjugal, fille dérobée au toit paternel, soubrette soufflée à son valet, tout lui est bon. Elles lui diront toutes la même chose, l'une le matin, l'autre à midi, la troisième le soir, mais elles le diront différemment.

THOUVENIN.

Et le Commandeur ?

FERNAND.

Le Commandeur ! Qu'il soit le bienvenu avec toutes les flammes et toutes les rôtissoires de l'enfer, tant qu'il aura une jolie fille qui le rendra digne du coup d'épée que je suis prèt à lui donner et du souper que je suis prêt à lui offrir. Va pour le Commandeur, s'il me donne une sensation de plus. La sensation, toute la vie est là.

THOUVENIN.

Ah ! je comprends ça ! Ainsi un de mes amis, qui était mouchard...

FERNAND.

Mouchard !

THOUVENIN.

Oui.

FERNAND.

Vous avez de jolis amis.

THOUVENIN.

Et je les choisis encore. Eh bien, mon ami me disait comme vous, en un moment d'expansion, qu'il avait

dans cette carrière, encore plus discréditée, mais bien plus émouvante que celle de séducteur, qu'il avait, lui aussi, éprouvé des voluptés d'une finesse inexprimable. Il me disait que, quand il serrait la main d'un camarade, d'un ami, qu'il le faisait parler, qu'il entrait dans sa confiance, qu'il surprenait ses secrets, qu'il allait le dénoncer, qu'il le voyait surveillé, arrêté, emprisonné, déporté, sans que l'autre le soupçonnât une minute; quand il allait ensuite le visiter dans sa prison, qu'il assistait à ses dernières entrevues avec sa femme et ses enfants, qu'il faisait semblant de pleurer avec lui, qu'il recevait les dernières confidences et les dernières recommandations de ce malheureux qui ne se doutait de rien, mon ami me disait qu'il avait là des sensations auprès desquelles les vôtres ne doivent être que de simples balivernes. Cependant, la plus grande sensation qu'il ait eue, je crois, il est vrai qu'elle a été la dernière, c'est la nuit où il s'est trouvé pris, dans une rue obscure et déserte en apparence, entre quatre gaillards qui l'attendaient dans l'ombre et qui l'ont assommé. Il a dû avoir là quelques minutes — supérieures — qui vous manquent encore, mais que je vous souhaite de tous mes vœux.

FERNAND.

Mais, cher monsieur, permettez-moi de vous dire...

THOUVENIN.

Voici mademoiselle Brissot. Nous reprendrons plus tard, si cela vous intéresse.

Denise entre.

SCÈNE III

LES MÊMES, DENISE, puis ANDRÉ.

DENISE, à Fernand.

Fernand?

FERNAND

Qu'est-ce que tu veux?

DENISE.

Où as-tu mis le livre que tu as été chercher pour mademoiselle de Bardannes?

FERNAND.

Là, sur la table. Est-ce qu'elle est déjà prête?

DENISE.

Pas encore, mais elle achève de s'habiller.

Elle prend le livre sur la table.

ANDRÉ, *entrant, à Denise.*

Je n'ai pas pu vous demander tout à l'heure, devant tout ce monde, Mademoiselle, si vous êtes tout à fait remise de votre indisposition d'hier, qui vous a empêchée de dîner avec les amis qui me sont arrivés, dont deux, madame de Thauzette et Fernand, sont déjà les vôtres. Je vous présente M. Thouvenin. Votre père a fait sa conquête. J'espère que ce soir j'aurai le plaisir et l'honneur de vous voir à notre table, ainsi que M. et madame Brissot.

DENISE.

Oui, Monsieur, ma mère m'a déjà fait part de votre aimable invitation.

FERNAND, *à André*

Et moi, je vais monter un peu d'avance le cheval de ta sœur pour le bien mettre à sa main; montes-tu avec nous?

ANDRÉ.

Non, nous avons une inspection à faire avec M. Thouvenin.

FERNAND.

A tantôt alors.

Il sort

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins FERNAND, puis MADAME DE THAUZETTE.

DENISE, à André.

Monsieur le comte, je voudrais vous dire un mot... (Thouvenin s'éloigne. A Thouvenin.) Oh! il n'y a rien de secret, Monsieur.

Thouvenin reste à la conversation.

DENISE, à André.

Il s'agit de mademoiselle votre sœur qui est un peu nerveuse, ce matin.

ANDRÉ.

Elle l'est toujours, malheureusement.

DENISE.

Oui ; mais depuis deux ou trois jours, elle l'est plus que de coutume, et je m'en inquiète pour elle.

ANDRÉ.

Elle vous aime pourtant beaucoup. Elle me l'a dit souvent.

DENISE.

Je crois qu'au fond elle a de l'affection pour moi ; mais elle n'en est pas moins capable de défiance, non seulement avec moi, mais avec vous, ce qui me console un peu.

ANDRÉ.

Avec moi ?

DENISE.

Vous me permettez d'être franche, monsieur le comte?

ANDRÉ.

Je vous en supplie.

DENISE.

Vous n'avez peut-être pas assez d'intimité avec votre sœur. Elle croit que vous ne l'aimez pas, j'en suis sûre, elle ne m'en dit rien, mais c'est un chagrin certainement. Songez, monsieur le comte, qu'elle n'a plus ni père ni mère, qu'elle vient de passer dix années au couvent et qu'elle n'a que vous au monde.

ANDRÉ.

Je sais tout cela, Mademoiselle. Seulement, de ce couvent où elle a passé dix années, elle sort tout récemment grande fille. Je ne l'y voyais que rarement, et chaque fois que je l'y voyais, elle me témoignait le désir d'y rester et de se faire religieuse. Cela ne semblait pas indiquer une bien vive tendresse pour moi. J'ai un grand respect des convictions et de la liberté des autres; ma sœur pouvait avoir la vocation, auquel cas je me serais incliné. Je sais trop à quoi m'en tenir sur la société actuelle pour ne pas comprendre qu'une nature délicate et fine puisse en avoir le dégoût instinctif, et s'en aller droit à Dieu sans passer par tout ce que nous voyons. J'en étais là, quand madame de Thauzette, qui allait voir quelquefois ma sœur au couvent, a eu la bonne pensée, un jour que je lui disais que j'aurais besoin d'un très honnête homme auprès de moi, de me recommander votre père que j'ai pu apprécier tout aussitôt comme il le mérite. J'ai fait connaissance avec madame votre mère; avec vous, Mademoiselle, et j'ai pu réaliser alors ce qui ne m'avait pas été encore permis. Ayant auprès de moi deux honnêtes femmes à qui confier ma sœur, j'ai pu la

retirer du couvent, pour qu'elle fût à même, avant de prononcer ses vœux, de voir ce monde dont elle voulait se séparer. Quant à moi, je suis un peu embarrassé avec elle. J'ai souvent peur de blesser ou de choquer cette jeune âme qui n'a encore été maniée que par de saintes personnes. Nous n'avons pas ces souvenirs et ces habitudes de jeunesse qui font oublier à un frère et à une sœur qu'ils ne sont ni du même âge ni du même sexe. J'ai, avec elle, les réserves que j'aurais avec une jeune fille qui ne serait pas de mon sang. Ce qu'elle prend pour de l'indifférence n'est donc, sans vouloir jouer sur les mots, que de la déférence. Vous comprenez cela, Thouvenin ?

THOUVENIN.

Oh! parfaitement.

DENISE.

Moi aussi, monsieur le comte, et c'est ce que j'ai essayé de faire comprendre à mademoiselle de Bardannes. Je croyais y être arrivée, mais voilà qu'elle me semble brusquement changée à mon égard, ce qui serait sans importance peut-être, si, à la suite de ce malentendu entre elle, vous et moi, il n'y avait à craindre que le besoin de confiance et d'affection, refoulé si longtemps en elle par les sévérités du couvent, n'allât tout à coup s'égarer sur des personnes qui n'en seraient pas absolument dignes. Je vous prie, monsieur le comte, de ne rien lui dire de cette confidence que, dans la disposition d'esprit où elle se trouve, elle qualifierait peut-être mal, et l'attitude qu'elle pourrait alors prendre vis-à-vis de moi me créerait une situation des plus embarrassantes et des plus pénibles. Rapprochez-vous d'elle, causez avec elle, obtenez sa confiance ; voilà le conseil que je me permets de vous donner devant monsieur, que je sais être votre meilleur ami. En attendant, elle monte à cheval ce matin, elle a peu l'habitude de cet exercice, elle est

particulièrement nerveuse aujourd'hui, madame de Thauzette et Fernand sont des cavaliers consommés, mais un peu casse-cou, voulez-vous que je dise à mon père, qui est aussi bon cavalier qu'eux, mais très prudent, de monter à côté d'elle et de ne pas la quitter?

ANDRÉ.

Je vous en prie, Mademoiselle, et permettez-moi de vous serrer la main... (Il lui prend la main.) de vous dire combien je suis heureux de sentir une personne comme vous auprès de ma sœur, et de vous assurer de ma grande estime et de ma sincère reconnaissance. Dès aujourd'hui, je suivrai votre conseil et je causerai avec Marthe. Priez-la de descendre me parler quand elle sera revenue de sa promenade.

Denise salue et sort.

THOUVENIN, à André.

Ah! par exemple, on peut dire que voilà une charmante fille.

ANDRÉ.

Oui... oui...

MADAME DE THAUZETTE, entrant en amazone.

Bonjour, mon cher comte. (A Thouvenin.) Bonjour, Monsieur, est-ce que vous êtes des nôtres?

THOUVENIN.

Non, je vais inspecter des travaux que j'ai conseillé à M. de Bardannes de faire.

ANDRÉ.

Oui, chère Madame. C'est Thouvenin, qui sait tout, qui, au moment où je me croyais ruiné et où j'allais vendre mes terres, me les a transformées, m'a appris à aimer la nature, à travailler avec elle, et m'a rendu ainsi le bien-être matériel et moral. Je ne sais même plus qu'il y

a une grande ville qu'on appelle Paris. Voilà pourquoi vous êtes forcée de quitter cette grande ville quand vous avez envie de revoir un ancien ami.

MADAME DE THAUZETTE.

Et je ne le regrette pas. L'ami est bon et la maison est bonne.

THOUVENIN.

J'ai l'honneur de vous présenter tous mes respects, Madame.

Elle lui tend la main.

SCÈNE V

ANDRÉ, MADAME DE THAUZETTE, puis FERNAND.

ANDRÉ.

Quand on pense que vous ne pouvez pas dire deux mots à un homme que vous ne connaissez que de la veille, sans avoir l'air de vouloir le rendre amoureux de vous. Vous serez donc toujours coquette?

MADAME DE THAUZETTE.

C'est nerveux. Et puis, j'aime à me faire des amis; j'aime qu'on me voie venir avec plaisir. Mais j'ai à vous parler de choses importantes.

ANDRÉ.

C'est pourquoi vous venez en amazone.

MADAME DE THAUZETTE.

Je me suis équipée tout de suite en sortant de l'église, pendant que les Pontferrand étaient là. J'avais eu assez de voir Madame à la messe et j'aurai assez de la revoir à table.

ANDRÉ.

Ah! c'est vrai, vous êtes allée à la messe.

MADAME DE THAUZETTE.

Vous savez bien que j'y vais tous les dimanches.

ANDRÉ.

Qu'est-ce que vous y faites?

MADAME DE THAUZETTE.

Comment, ce que j'y fais! J'y fais mes prières.

ANDRÉ.

Vous confessez-vous?

MADAME DE THAUZETTE.

Deux fois par an.

ANDRÉ.

Une fois l'hiver, une fois l'été. Et ça suffit?

MADAME DE THAUZETTE.

Grandement, je vous prie de le croire, maintenant surtout.

ANDRÉ.

Vous finirez dévote, vous.

MADAME DE THAUZETTE.

Ça n'est pas douteux; mais, mon cher, qu'est-ce que vous voulez qu'une femme du monde, qui a été jolie, fasse quand elle est vieille, si elle n'est pas dévote?

ANDRÉ.

Vous ne serez jamais vieille.

MADAME DE THAUZETTE.

Eh bien, il y a des jours où je le crois, car, en vérité, je ne sens aucun changement. J'ai un estomac à digérer des pierres, je puis suivre une chasse à courre toute la journée sans souffler une minute, et je puis danser toute une nuit sans m'asseoir une seconde.

ANDRÉ.

Et par-dessus le marché, toujours amoureuse. Qui aimez-vous en ce moment?

MADAME DE THAUZETTE.

Personne. Tout cela est fini. Il faut d'abord que je marie Fernand. Nous verrons après.

ANDRÉ.

Vous l'aimez, votre fils?

MADAME DE THAUZETTE.

Si je l'aime, ce grand diable-là! Il est si beau, et je comprends bien que toutes les femmes l'adorent!

ANDRÉ.

Il vous conte ses bonnes fortunes.

MADAME DE THAUZETTE

Est-ce que vous plaisantez? Jamais de la vie il n'a été question entre nous de ces choses-là.

ANDRÉ.

Vraiment?

MADAME DE THAUZETTE.

Très sérieusement. Avec des étrangers, je peux dire toutes les folies qu'on voudra, mais avec mon fils, c'est

une autre affaire. Ce que je sais de ses aventures, je le sais par d'autres, et il est même convaincu que je les ignore. Du reste, il paraît se calmer depuis quelque temps. Il est beaucoup plus rangé, beaucoup plus sérieux, nous sommes plus souvent ensemble. C'est qu'il a vingt-sept ans, il n'y a pas à dire. Avec vous, qui avez été son camarade de collège, impossible de tricher! Je me suis mariée à dix-huit ans, j'ai eu Fernand tout de suite, bien entendu : calculez, dix-huit ans que j'avais : vingt-sept qu'il a, un an pour le mettre au monde, tout compris, ça me fait quarante-six ans.

ANDRÉ.

Vingt-trois ans le matin : vingt-trois ans le soir.

MADAME DE THAUZETTE.

Ce n'est pas mal, ça!... Ah! mon chapeau me serre un peu. (Elle se regarde dans la glace.) C'est drôle, les chapeaux d'homme, ça ne va bien qu'aux femmes! Voyons, parlons de nos choses sérieuses.

ANDRÉ.

Je vous écoute.

MADAME DE THAUZETTE.

Mais, c'est qu'elles sont très sérieuses et tout à fait entre nous. Vous me promettez le secret?

ANDRÉ.

Je vous le promets!

MADAME DE THAUZETTE.

Parole!

ANDRÉ.

Parole!

MADAME DE THAUZETTE.

Les personnes dont il va être parlé ignorent absolu-

ment, absolument, la démarche que je fais auprès de vous : et si cette démarche n'aboutit pas, il est inutile qu'elles en soient informées.

ANDRÉ.

C'est dit.

MADAME DE THAUZETTE.

Voulez-vous marier Marthe ?

ANDRÉ.

Avec qui?

MADAME DE THAUZETTE.

Avec Fernand.

ANDRÉ.

Voilà ce que vous appelez être sérieuse?... Non!

MADAME DE THAUZETTE.

Pourquoi?

ANDRÉ.

Parce que.

MADAME DE THAUZETTE.

Qu'est-ce que Fernand a donc fait?

ANDRÉ.

Beaucoup de choses.

MADAME DE THAUZETTE.

Citez-en une!

ANDRÉ.

Pourquoi s'est-il battu avec M. de Fulvières ?

MADAME DE THAUZETTE.

Vous vouliez peut-être que Fernand acceptât ce que M. de Fulvières avait dit sur son compte. Il a reçu un bon coup d'épée, M. de Fulvières, et il a eu ce qu'il méritait.

ANDRÉ.

Qu'est-ce que M. de Fulvières avait dit?

MADAME DE THAUZETTE.

Que Fernand avait des moyens particuliers de se procurer de l'argent, et cela, parce que Fernand avait gagné de l'argent à M. de Loriac, au piquet ; je vous demande un peu.

ANDRÉ.

Cent mille francs. Après avoir dîné en tête-à-tête avec M. de Loriac dans un cabinet de restaurant!

MADAME DE THAUZETTE.

C'était à M. de Loriac de ne pas jouer.

ANDRÉ.

Et surtout sans témoins, entre deux carafons de cognac retrouvés vides le lendemain et dont Fernand n'avait pas bu une goutte.

MADAME DE THAUZETTE.

Qu'en savez-vous?

ANDRÉ.

Il ne boit jamais.

MADAME DE THAUZETTE.

C'est une qualité de plus. Il a offert une revanche à M. de Loriac.

ANDRÉ.

Il a promis une revanche, ce qui n'est pas la même chose, et, le lendemain venu, il a refusé, trouvant que ce qui était bon à gagner, était bon à garder... Sigismond n'a pas dit un mot et il a payé.

MADAME DE THAUZETTE.

Mais enfin, Fernand a joué loyalement!

ANDRÉ.

Il est évident que, si je croyais le contraire, il ne serait pas ici. Mais le fait seul n'en reste pas moins de ceux dont on dit au Palais : le Tribunal appréciera.

MADAME DE THAUZETTE.

Cependant, vous ne trouviez pas Fernand si coupable, puisque vous vous êtes porté garant de son honneur en lui servant de témoin dans ce duel.

ANDRÉ.

Vous savez bien pourquoi je l'ai fait. Je l'ai fait pour vous seule. Je vous avais tant aimée autrefois que je ne voulais pas permettre une honte publique sur votre nom. On pouvait reprocher à la mère ses inconséquences, c'était suffisant. Je ne voulais pas qu'on pût accuser son fils d'une infamie.

MADAME DE THAUZETTE

Vous m'avez donc vraiment aimée?

ANDRÉ.

Comme un fou, comme on aime à vingt ans. Mais quelle triste et douloureuse influence vous avez eue sur ma vie. Le cœur se ressent longtemps d'une première déception comme celle-là. C'est pour tâcher de vous oublier que je me suis jeté pendant des années dans les désordres et les gaspillages dont Thouvenin m'a retiré.

MADAME DE THAUZETTE.

Eh bien ! moi aussi, je vous aimais beaucoup ; mais ça ne pouvait vraiment pas être bien sérieux, pour moi du moins. Songez donc que, la première fois que vous m'êtes apparu, vous aviez le même uniforme que Fernand. Je vous vois encore en tunique de collégien, tournant votre képi dans vos mains, les yeux écarquillés, en extase ! Jamais je n'oublierai votre tunique, votre ceinturon, vos

boutons de cuivre et vos gros souliers ! Vous aviez vraiment la plus drôle de figure qu'on puisse imaginer. Et avec ça, vous étiez sentimental, élégiaque, lugubre. C'était à mourir de rire. Pour une femme qui a passé trente ans, mon cher, il faut que l'amour soit gai, sans quoi le mariage suffit. En somme, de quoi vous plaignez-vous? Vous avez aimé. Croyez-vous que les autres hommes aient aussi bien placé leur premier amour. Les amours de la comtesse et de Chérubin! N'est-ce pas un charmant souvenir dans le passé d'un homme de votre âge. Et la comtesse, croyez-vous qu'elle n'ait pas gardé, malgré tout, un souvenir qui ne ressemble pas aux autres, de l'adolescent ingénu et sincère dont elle a fait battre le cœur pour la première fois. Je ne riais pas toujours. Je vous ai fait souffrir. Tant mieux. Cela vous a instruit et préservé de souffrances plus vulgaires et plus dangereuses. Cet enfantillage ne pouvait pas avoir plus de suites qu'il n'en a eu. C'est justement pour cela qu'il eût pu en résulter une alliance éternelle et avouable entre nous, par un mariage entre mon fils et votre sœur. Quel joli dénouement ! Maintenant que je suis une personne raisonnable, je vivrais avec vous, Fernand et ma bru, et je tiendrais la maison. Quand vous vous marierez à votre tour, car il faudra bien que vous finissiez par là, votre femme trouverait tout naturel que je restasse avec vous tous. Je serais une belle-mère rare, une grand'mère incomparable. Je vieillirai avec esprit, moi, avec grâce, comme les femmes du XVIIIe siècle. J'élèverais toute la nichée d'enfants, ceux de Marthe et les vôtres. Chaque âge a ses plaisirs. Nous reparlerions de temps en temps du passé. Tu ne veux pas ?

ANDRÉ.

Non.

MADAME DE THAUZETTE.

Vous avez tort, mon cher. Mais enfin si ces enfants

s'aimaient? Si Marthe voulait absolument épouser Fernand?

ANDRÉ.

Une menace?

MADAME DE THAUZETTE.

Non! une supposition.

ANDRÉ.

Eh bien! dans ce cas, il faudrait que Marthe attendît sa majorité. Après quoi, elle épouserait Fernand et je ne la reverrais plus, ni son mari, ni vous qui auriez prêté la main à ce mariage. Car je m'explique mieux, maintenant, vos visites fréquentes au couvent et votre recrudescence d'amitié pour moi, depuis que Marthe est ici.

MADAME DE THAUZETTE.

Voyons, mon cher, puisque nous sommes sur ce sujet, allons jusqu'au bout. Vous ne pouvez marier votre sœur que dans des conditions particulières. Il faut que son mari et la famille de son mari acceptent ou paraissent ne pas voir...

ANDRÉ.

Quoi donc?

MADAME DE THAUZETTE.

Votre situation vis-à-vis de mademoiselle Brissot?

ANDRÉ.

Qu'est-ce que cela signifie?

MADAME DE THAUZETTE.

Cela signifie que vous êtes son amant.

ANDRÉ.

Moi, l'amant de mademoiselle Brissot! Qui a dit cela?

MADAME DE THAUZETTE.

Tout le monde. Vous n'empêcherez pas les gens, et surtout les gens de la province et de la campagne, quand ils voient un homme de votre rang et de votre âge venir s'enfermer tout à coup dans un château, tout seul, avec un régisseur dont la fille est jeune et jolie, de supposer que cet homme est l'amant de cette jolie fille. Qu'y aurait-il d'extraordinaire? D'autant plus...

ANDRÉ.

D'autant plus...

MADAME DE THAUZETTE.

Que vous ne seriez probablement pas le premier!

ANDRÉ.

C'est vous qui m'avez recommandé mademoiselle Brissot; je l'ai placée à côté de ma sœur, et vous venez aujourd'hui porter sur elle une accusation abominable, une double accusation! Je vous le défends. Je commence par vous déclarer sur l'honneur que mademoiselle Brissot n'occupe ici que la situation la plus claire et la plus respectable. Et maintenant, dites-moi ce que vous savez sur elle.

Il lui saisit le poignet.

MADAME DE THAUZETTE.

Dites donc, dites donc, je vous ferai d'abord observer que vous me serrez le poignet plus fort que vous ne m'avez jamais serré la main. Oh! c'est bien cela!... Des robes qui montent, des yeux qui baissent, vous voilà pris. Mon Dieu! que les hommes sont bêtes!... Je vous ferai observer ensuite que je ne vous ai pas recommandé mademoiselle Brissot; je vous ai recommandé son père seulement : je ne pensais pas du tout à elle. Brissot est un imbécile, mais évidemment c'est un honnête homme, tout ce qu'il faut pour faire un bon régisseur! Il vous a

plu de faire entrer la mère et la fille dans votre maison, de vous enticher de l'une et de vous amouracher de l'autre, c'est votre affaire. Mais vous ne voulez pas qu'on médise de mademoiselle Brissot, vous n'y arriverez pas, mon cher. Quelle est la femme dont on ne dit rien? En a-t-on assez dit sur moi?

ANDRÉ.

Mais vous...

MADAME DE THAUZETTE, riant.

Merci.

ANDRÉ.

Enfin, dites ce que vous savez.

MADAME DE THAUZETTE.

Je ne sais rien. Je suppose seulement que cette jolie fille qui avait toute sa liberté, qui donnait des leçons de français, d'histoire et d'orthographe, ou qui allait autre part prendre des leçons de chant pour entrer au théâtre, n'a pas attendu jusqu'à vingt-trois ans, l'âge qu'elle a aujourd'hui, pour sentir son pauvre petit cœur. Là-dessus, je vais retrouver mon cheval, qui doit commencer à s'impatienter. Et puis, je ne vous en veux pas. Je sais mieux que personne ce que c'est qu'un homme amoureux! Grand collégien, va!...

SCÈNE VI

Les Mêmes, FERNAND.

FERNAND, entrant.

Chère maman!... on n'attend plus que vous! (A André.) Ta sœur demande que tu viennes voir si elle est bien à

cheval ! Brissot veut lui faire faire le tour de la grande allée, au trot, devant toi.

ANDRÉ, *sortant*.

J'y vais.

Il sort.

SCÈNE VII

FERNAND, MADAME DE THAUZETTE.

FERNAND, *à madame de Thauzette*.

Eh bien?

MADAME DE THAUZETTE.

J'ai fait la demande.

FERNAND.

Officielle?

MADAME DE THAUZETTE

Non; tu es censé ne rien savoir. Ne te trahis pas.

FERNAND.

Il n'y a pas de danger.

MADAME DE THAUZETTE.

Il refuse.

FERNAND.

La raison.

MADAME DE THAUZETTE.

Toujours l'histoire de M. de Loriac.

FERNAND.

Voilà tout ?

MADAME DE THAUZETTE.

C'est bien assez. Mais, autre histoire. Il est amoureux !

FERNAND.

De Denise ?

MADAME DE THAUZETTE.

Comment le sais-tu?

FERNAND.

Comme c'était difficile à prévoir. C'est parfait. Il épousera Denise, j'épouserai Marthe, et tout le monde sera content. A cheval, maman!

MADAME DE THAUZETTE.

A cheval!

Ils sortent en courant

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

ANDRÉ, BRISSOT, puis THOUVENIN.

André est assis et lit une lettre qu'il vient d'écrire ; Brissot entre.

BRISSOT

La promenade est terminée, monsieur le comte. Tout s'est passé à merveille. Je n'ai pas quitté mademoiselle de Bardannes, et je vous apporte tous les comptes du dernier semestre pour les vérifications et les signatures !

ANDRÉ.

Mettez-là ces papiers, mon cher monsieur Brissot. (Il montre la table.) Et puisque nous sommes un moment seuls, je veux causer avec vous et vous remercier encore d'autres choses. Ce n'est pas seulement grâce à Thouvenin, c'est aussi grâce à vous que mes terres produisent maintenant, que mes revenus sont augmentés d'un tiers, mes dépenses diminuées au moins d'un quart, et mon état de maison très supérieur à ce qu'il était quand je me ruinais. Aussi, quoi qu'il arrive, — nous sommes tous mortels, — j'ai pris toutes mes dispositions afin que vous

n'ayez plus à redouter de l'avenir ce que vous avez eu à souffrir du passé.

BRISSOT, embarrassé.

Monsieur le comte!

ANDRÉ.

J'aurais mieux fait de ne pas vous dire cela pour ne pas choquer votre délicatesse, mais j'aime à dire tout ce que je pense et je trouve qu'il est toujours bon de savoir où l'on va. Là-dessus, voulez-vous me permettre de vous demander un renseignement. Je connais madame de Thauzette et son fils depuis longtemps, mais vous les connaissez depuis plus longtemps que moi.

BRISSOT.

Thauzette et moi, nous étions camarades de collège comme vous l'avez été plus tard, vous et Fernand. Nous nous donnions l'un à l'autre ce titre de meilleur ami que l'on donne si facilement dans la jeunesse. J'ai été son témoin quand il s'est marié; il a été le mien lors de mon mariage. Sa femme lui a apporté un peu d'argent, tandis que, pour épouser la mienne, qui n'avait rien, j'ai dû quitter l'armée. Il était entreprenant. Avec la dot de madame de Thauzette, il s'est lancé dans quelques affaires qui ont réussi!...

ANDRÉ.

Et dans une de ces affaires, ne vous avait-il pas donné une place?

BRISSOT.

De caissier.

ANDRÉ.

Que vous avez quittée.

BRISSOT.

Oui.

ANDRÉ.

Parce que?

BRISSOT.

Parce que certains clients m'inquiétaient.

ANDRÉ.

Nous nous comprenons. M. de Thauzette est monté au parquet il y a quelques années.

BRISSOT.

Un an avant sa mort!

ANDRÉ.

En sachant mieux que personne à quoi s'en tenir sur votre probité, il vous a offert de nouveau une place, celle de caissier aux titres, que vous pouviez accepter, celle-là. Les associés et les commanditaires de M. de Thauzette étaient des gens sérieux. Vous avez refusé cependant?

BRISSOT.

Oui.

ANDRÉ.

Vous n'étiez pourtant pas riche?

BRISSOT.

Il s'en fallait de beaucoup.

ANDRÉ.

Pourquoi avez-vous refusé alors?

BRISSOT.

Parce que, dans l'intervalle, il s'était produit entre Thauzette et moi un fait tout intime qui m'interdisait, me semblait-il, de lui rien devoir. Une place pour moi dans cette nouvelle maison eût pris le caractère d'une aumône ou tout au moins d'une compensation, et je ne voulais pas.

ANDRÉ.

Comment cela?

BRISSOT.

Nos enfants, Fernand et Denise, avaient été élevés, comme vous le savez, monsieur le comte, dans une intimité telle, qu'ils se tutoyaient et qu'ils se tutoient encore. Il avait même été question de mariage pour eux entre Thauzette et moi, quand tous deux nous étions pauvres. Mais lorsque Fernand a eu vingt-deux ou vingt-trois ans, il a commencé à s'éloigner de nous. Thauzette devenu riche ne trouvait plus l'alliance suffisante et un jour il me déclara, avec toutes les précautions possibles, que je ne devais plus compter sur ce mariage. C'est peu de temps après qu'il vint m'offrir cette place que j'ai cru devoir refuser.

ANDRÉ.

Vous avez eu raison. Si j'insiste sur vos affaires intimes, je vous assure que ce n'est pas par curiosité, mais par intérêt. N'est-ce pas après la rupture de ce mariage que mademoiselle Brissot est tombée malade?

BRISSOT.

Oui, monsieur le comte.

ANDRÉ.

Elle aimait Fernand?

BRISSOT.

Oui. On nous avait bien conseillé quelquefois de rompre cette intimité qui pouvait avoir plus tard des conséquences fâcheuses pour l'établissement de Denise, mais l'établissement d'une fille pauvre est si rare que nous n'avions pas cru devoir sacrifier à cette éventualité une amitié d'enfance. Nous avons eu tort, ma femme et moi, de ne pas suivre ces conseils. Ce n'était pas par calcul, c'était par habitude, par confiance, que nous lais-

sions les choses dans l'état où elles étaient. Fernand était pour nous comme un fils, nous pensions que Denise ne le considérait que comme un frère. Nous avons été imprudents. L'enfant avait pris au sérieux ce qui ne l'était pas. Elle a beaucoup souffert moralement et physiquement. Elle ne dormait plus, elle ne mangeait plus Amaigrie, épuisée, forcée de renoncer aux leçons qu'elle donnait et qui nous aidaient à vivre, comme à ses études de chant sur lesquelles elle fondait tant d'espérances, elle se laissait mourir tout bonnement. Sa mère ne pouvait plus faire autre chose que de la soigner, et moi j'avais une petite place de comptable dans une maison de commerce qui me prenait de huit heures du matin à sept heures du soir et qui nous donnait juste de quoi ne pas mourir de faim. Heureusement, nous avions une vieille amie un peu aisée qui habitait le Midi. Elle est venue à Paris par hasard, et elle a emmené Jeanne et Denise avec elle. Il était temps. Le soleil a fait encore un miracle et m'a rendu ma fille. Madame de Thauzette a eu ensuite la bonne pensée de me recommander à vous, nous étions sauvés. Madame de Thauzette est un peu étourdie, mais elle n'est pas méchante et je n'oublierai jamais ce que nous lui devons.

ANDRÉ.

Pardonnez-moi de vous avoir rappelé ces souvenirs douloureux.

BRISSOT.

Tout cela est fini, grâce à Dieu et à vous, monsieur le comte.

ANDRÉ.

Êtes-vous vraiment sûr que c'est fini? Êtes-vous certain que mademoiselle Brissot n'aime plus Fernand? Madame de Thauzette est veuve. La fortune laissée par son mari n'était pas ce qu'on la croyait de son vivant,

Elle et son fils ont dilapidé presque tout ce qui leur est revenu. Aujourd'hui ils sont fort gênés et ils seraient moins orgueilleux et moins exigeants qu'autrefois. Si votre fille avait une dot, Fernand reviendrait peut-être à elle, et, si elle l'aime encore...

BRISSOT.

Denise est sans rancune, monsieur le comte, mais non sans dignité. Elle a pardonné, mais elle a oublié en même temps. Pour quelque raison que ce fût, elle ne reviendrait plus au passé. Et puis, ce qui simplifie tout, elle n'a pas plus de dot qu'autrefois.

ANDRÉ.

Écoutez-moi, mon cher monsieur Brissot, s'il n'y avait que cette raison-là...

BRISSOT, l'interrompant.

Je vous en prie, monsieur le comte, ne me dites pas ce que vous voulez me dire, après ce que vous m'avez déjà dit.

ANDRÉ, lui tendant la main.

Voulez-vous me donner la main?...

BRISSOT, lui donnant la main.

Oh ! (Ils se serrent la main avec effusion. Brissot essuie une larme en souriant.) Pardon !...

THOUVENIN, entrant.

J'ai tout revu, tout visité dans le détail ; c'est décidément parfait, mon cher monsieur Brissot.

BRISSOT.

Vous êtes trop bon. (A André.) Je puis me retirer, monsieur le comte?

ANDRÉ.

Oui, mon cher monsieur Brissot; mais ne vous éloignez pas. Il se peut que je m'absente et je puis avoir besoin de vous; au revoir

SCÈNE II

ANDRÉ, THOUVENIN.

THOUVENIN.

Vous partez ?

ANDRÉ.

Oui.

THOUVENIN.

Il n'en était pas question ce matin.

ANDRÉ.

Les heures vont vite.

THOUVENIN.

Où allez-vous ?

ANDRÉ.

Ne m'avez-vous pas dit, vous aussi, que vous allez partir ?

THOUVENIN.

Oui.

ANDRÉ.

Vous allez ?...

THOUVENIN.

A Odessa où j'ai de gros intérêts.

ANDRÉ.

Madame Thouvenin vous accompagne ?

THOUVENIN.

Non, elle reste avec ma mère et les enfants.

ANDRÉ.

Vous partez seul?

THOUVENIN.

Avec mon domestique.

ANDRÉ.

Me voulez-vous pour compagnon?

THOUVENIN.

Je le crois bien; mais autant j'aurais compris votre voyage ayant un but, autant je le comprends peu n'en ayant pas d'autre que le mien. Je suis certainement un charmant compagnon, mais enfin ce n'est pas une raison pour que vous quittiez tout à coup votre maison, votre sœur, vos affaires, vos habitudes...

ANDRÉ.

Il faut que je parte, il faut que je change d'air, il faut que je m'arrache à moi-même.

THOUVENIN, avec intérêt.

Que vous arrive-t-il?

ANDRÉ.

Je veux tout vous dire. J'ai grande confiance dans votre délicatesse et dans votre amitié. Je vous dois déjà beaucoup. Je ne puis mieux m'acquitter qu'en ne vous cachant rien de ce qui me touche le plus secrètement.

THOUVENIN.

Vous ne me devez rien. C'est moi qui serai éternellement votre obligé. Quand je n'étais qu'un pauvre ouvrier, un fou, un rêveur, un chercheur de procédés mécaniques, vous m'avez prêté, sans me connaître, sans

intérêts, l'argent nécessaire pour prendre mes premiers brevets. Sans vous je serais resté dans la misère et dans l'impuissance. A mon tour, j'ai pu vous donner quelques conseils pour l'exploitation de vos terres, je vous ai inspiré le goût du travail et, peut-être un peu plus, le sentiment du vrai, nous sommes quittes, si vous voulez absolument que je sois ingrat. Ce qui est certain, c'est que nous sommes d'honnêtes gens tous les deux, et que j'ai une grande amitié pour vous. Là-dessus, je vous écoute.

ANDRÉ.

Je suis amoureux, ou plutôt, car ce mot là est celui des affections passagères, ou plutôt j'aime.

THOUVENIN.

Et cela ne va pas tout seul ?

ANDRÉ.

Non.

THOUVENIN.

Rien ne va tout seul en ce monde. Et qui aimez vous?

ANDRÉ.

La fille de ce brave homme qui sort d'ici.

THOUVENIN.

Je comprends ça ! Le sait-elle ?

ANDRÉ.

Je ne lui en ai jamais rien dit.

THOUVENIN.

Eh bien ! voilà une fameuse occasion de le lui dire !

ANDRÉ.

Et si...

THOUVENIN.

Et si ?...

ANDRÉ.

Et si elle ne m'aime pas ?

THOUVENIN.

Demandez-le lui d'abord. C'est le meilleur moyen. C'est même le seul de le savoir.

ANDRÉ.

Peut-être ? Je suis riche, elle est pauvre !

THOUVENIN.

Vous craignez un calcul de la part de cette fille-là. Je n'y crois pas. Elle ne m'apparaît pas ainsi. Je suis convaincu que, si elle se sent quelque inclination pour vous, elle la repousse, elle la refoule au fond de son âme, tant elle doit craindre d'être soupçonnée non seulement par les autres, mais par elle-même. Elle ne fait rien pour attirer vos regards et surprendre votre cœur, et la reconnaissance qu'elle a pour vous, comme son père et sa mère, elle ne la témoigne que par l'attitude la plus digne et la plus conforme à sa situation. Mais le jour où elle apprendra que vous l'avez distinguée entre toutes les femmes, que vous voulez faire d'elle la compagne de toute votre vie, quelle surprise ! quelle gloire ! quelle joie ! et de là à l'amour, non seulement le plus sincère, mais le plus passionné, croyez-vous qu'il y ait loin ? C'est comme celà que je me suis marié, moi. J'ai épousé une belle, bonne et honnête fille qui n'avait pas le sou et qui ne s'y attendait guère. Je remercie Dieu tous les jours de la bonne idée que j'ai eue.

ANDRÉ.

C'est là aussi que j'en étais. Je pensais à me donner ce beau spectacle, la réalisation subite de tout ce que

peut souhaiter une fille honorable et pauvre que l'on aime. La vie active, en plein air, que je mène ici m'a rendu beaucoup de mes premières illusions et de mes premières candeurs. Cependant, lorsque j'ai compris l'action que mademoiselle Brissot commençait à exercer sur moi, j'ai voulu m'y soustraire ou m'en convaincre. Il m'est arrivé de temps en temps de partir subitement pour Paris et de me rejeter dans les plaisirs faciles d'autrefois. J'en sortais bien vite et tout honteux. L'image de mademoiselle Brissot ne cessait de passer entre moi et les autres femmes, ne laissant à leur place que des fantômes sans âme et même sans corps. Je revenais à la hâte, et, à mesure que je me rapprochais de cette maison où j'allais la retrouver, je me sentais plus content de moi. Comment dirai-je ? Mon esprit, mon cœur, mon âme, ont pris peu à peu l'habitude de ne plus respirer que dans l'atmosphère de cette personne sérieuse. Je suis comme pénétré, imprégné du charme qu'elle répand autour d'elle. Une ou deux fois elle m'a paru un peu plus triste au moment de mon départ, un peu moins triste au moment de mon retour. Voilà tout ce que j'ai pu saisir. Je cessai enfin d'aller à Paris, et je m'en tins à une véritable vie de famille avec Brissot, sa femme, sa fille et ma sœur. Le soir venu, après le dîner, nous nous réunissons ici ; Marthe fait de la musique, elle accompagne Denise qui chante et je pars pour le pays des rêves jusqu'à ce que nous rentrions chacun dans notre appartement, moi me sentant de plus en plus attaché à cette aimable fille, et me demandant, tous les soirs, puisqu'elle est là, pourquoi je rentre ainsi tout seul dans ma chambre silencieuse et vide.

THOUVENIN.

Eh bien ! il n'y a pas à hésiter, il faut épouser cette fille-là.

ANDRÉ.

Et si elle a eu un amant ?

THOUVENIN.

Un amant !

ANDRÉ.

Oui, un amant !

THOUVENIN.

Qui peut vous faire supposer ?...

ANDRÉ.

Madame de Thauzette !

THOUVENIN.

Vous lui avez fait des confidences.

ANDRÉ.

Non ! je me suis trahi !

THOUVENIN.

Et comme vous ne l'aimez plus... (Mouvement d'André.) Je connais votre histoire, j'ai vu madame de Thauzette, sans qu'elle me vît, sortir un jour toute voilée de chez vous; et, comme vous ne l'aimez plus, elle s'est empressée de calomnier la femme que vous aimiez. Est-ce qu'on peut ajouter foi aux médisances d'une femme aussi légère de mœurs et de langage que madame de Thauzette ? Quand on porte une pareille accusation sur une femme, sur une jeune fille surtout, il faut préciser. Vous a-t-elle dit le nom de ce soi-disant amant ?

ANDRÉ.

Elle ne peut peut-être pas dire le nom.

THOUVENIN.

Parce que ?...

ANDRÉ.

Parce que c'est peut-être son fils.

THOUVENIN.

Ce Fernand !

ANDRÉ.

Oui. Il a été élevé avec mademoiselle Brissot dans la plus grande intimité; elle l'a aimé, elle devait l'épouser, et, quand elle a appris qu'elle ne l'épouserait pas, elle a failli en mourir.

THOUVENIN.

Ah ! ah ! Eh bien ! c'est le roman d'une jeune fille pauvre, de presque toutes les jeunes filles pauvres. Elles aiment, on ne les épouse pas, mais on n'est pas leur amant pour cela. Le père Brissot ne me fait pas l'effet d'un monsieur qui aurait laissé compromettre sa fille sans rien dire...

ANDRÉ.

Il n'a peut-être rien vu. La jeune fille aimait; elle sortait seule, elle donnait des leçons au dehors.

THOUVENIN.

Sa mère l'accompagnait.

ANDRÉ.

Aux leçons qu'elle allait prendre, mais pas aux leçons qu'elle allait donner.

THOUVENIN.

La jalousie a réponse à tout; c'est l'art de se faire encore plus de mal à soi qu'aux autres. Mais les deux jeunes gens se tutoient toujours devant le monde comme dans leur enfance. S'il y avait eu une pareille aventure entre eux, ils ne se tutoieraient plus.

ANDRÉ.

Une fille qui a sa réputation à sauvegarder a bien des réserves de sang-froid, d'audace et d'impudence.

THOUVENIN.

Mais ne m'avez-vous pas dit que c'est madame de Thauzette qui vous a recommandé les Brissot

ANDRÉ.

Oui.

THOUVENIN.

Ce qu'elle n'aurait pas fait si son fils avait été l'amant de la fille, le beau Fernand ne devant pas tenir à se retrouver avec elle, à moins que la chose ne dure encore.

ANDRÉ.

Non. Mademoiselle Brissot ne sort jamais seule de la propriété, elle ne reçoit et n'écrit pas de lettres. Elle ne quitte jamais son père et sa mère. Fernand vient ici pour la première fois depuis que les Brissot y sont, et madame de Thauzette, — mais ceci est tout à fait entre nous...

THOUVENIN.

Comme tout ce que nous disons.

ANDRÉ.

Et madame de Thauzette vient de me demander pour son fils la main de ma sœur.

THOUVENIN.

Que vous lui avez refusée...

ANDRÉ.

Naturellement!

THOUVENIN.

Ce n'est pas lui, alors. Elle ne viendrait pas vous demander la main de votre sœur qui vit en relation conti-

nuelle avec mademoiselle Brissot, laquelle ne manquerait pas d'user de toute son influence sur mademoiselle de Bardannes pour l'empêcher d'épouser ce monsieur

ANDRÉ.

Ma sœur n'est pas une personne sur laquelle il soit facile de prendre de l'influence, à l'encontre de ce qu'elle s'est mis en tête. Le couvent a développé en elle une exaltation qui, de mystique qu'elle était, tourne maintenant au romanesque. Et puis pourquoi voulez-vous que mademoiselle Brissot trahisse son ancien amant, si amant il y a, quand cet amant n'a qu'un mot à dire pour la perdre, et, dans la colère, il serait capable de le dire? Qui vous prouve même que madame de Thauzette, au courant de tout, n'a pas placé exprès Denise auprès de Marthe pour avoir ainsi un intermédiaire dans la maison.

THOUVENIN.

Alors, madame de Thauzette n'accuserait pas mademoiselle Brissot qui serait sa complice, et mademoiselle Brissot ne serait pas venue vous dire ce matin, à propos de la promenade à cheval, ce qu'elle est venue vous dire. Évidemment elle s'est aperçue de quelque chose entre mademoiselle Marthe et Fernand, et, le plus délicatement possible, elle vous a donné l'éveil... Ce n'est pas là le fait d'une personne qui a quelque chose à redouter de celui qu'elle signale.

ANDRÉ.

Alors, si ce n'est pas lui, qui est-ce? Et ce n'est pas tout. Il paraît que, dans le pays, le genre de vie que je mène ici compromet mademoiselle Brissot et qu'on la dit ouvertement ma maîtresse. Et je me trouve ainsi compromettre une fille que j'aime et que je ne pourrai peut-être jamais épouser. Vous voyez bien que ce que

j'ai de mieux à faire c'est de partir. Ah! une fois que le soupçon est entré dans le cœur de l'homme qui aime, quels ravages il y fait !... Cette fille que je me plaisais à adorer et à glorifier en silence depuis des mois, je me surprends, depuis quelques heures, à la mépriser, à la haïr. Tout ce que j'admirais en elle tourne maintenant contre elle. Pourquoi, si elle a commis une faute, a-t-elle toutes les distinctions d'une grande dame et les apparences d'un ange? Où a-t-elle dérobé ce masque virginal dont elle couvre sa honte. Ce que je prenais pour de la pudeur n'est plus pour moi que la surveillance d'elle-même, la peur de se trahir! Si elle n'avait dans son passé que des souvenirs de malheurs respectables, maintenant qu'elle est assurée du présent et de l'avenir pour elle et les siens, elle devrait rire comme il convient à son âge; elle ne rit jamais. Pourquoi? J'ai beau me dire qu'avec les quelques billets de mille francs que je donne à son père et qu'il gagne bien, je n'ai pas acheté les secrets de sa fille et qu'elle n'a pas de comptes à me rendre de sa vie, rien n'y fait, et j'en arrive à me demander si cette attitude modeste et fière à la fois n'est pas une comédie; si, ayant vu l'impression qu'elle produit sur moi, elle ne se dit pas: « Tiens, tiens, si j'arrivais à me faire épouser — un tel — l'amant, celui que je ne connais pas, Fernand peut-être, un tel verrait qu'on peut bien m'aimer et m'épouser, et peut-être me reviendrait-il quand je serais mariée, estimée, riche. » Car il n'y a qu'un homme, voyez-vous, dans la vie des femmes, celui qui a eu leur premier baiser et leur premier étonnement. On croit qu'un autre homme peut leur faire oublier celui-là? Quelle erreur! Quand elles croient en aimer un autre, ce n'est pas par ce qu'il leur fait oublier du premier, mais par ce qu'il leur en rappelle. Enfin savez-vous quelque chose de plus irritant et de plus humiliant que de se dire : Dans cette tête charmante qui est là, que je voudrais couvrir

de baisers et de diamants, derrière le regard candide de ces yeux, derrière le sourire innocent de ces lèvres, il y a le souvenir, la connaissance exacte d'un fait dont mon bonheur et ma vie dépendent et, quoi que je fasse, ce fait dont l'image bien nette et bien précise est là, dans cette tête, ce fait me restera éternellement impénétrable et inconnu. Je fendrais ce front impassible et adoré d'un coup de hache, qu'il ne me livrerait que des os, des nerfs et du sang.

THOUVENIN.

Oh! oh! vous aimez en effet!

ANDRÉ.

Enfin, voilà la situation. Quel est, à votre avis, le moyen d'en sortir? car il faut absolument que j'en sorte.

THOUVENIN.

Il n'y a qu'un moyen.

ANDRÉ.

C'est?...

THOUVENIN.

C'est, puisque vous aimez mademoiselle Brissot et que vous voudriez en faire votre femme, c'est de demander purement et simplement sa main à ses parents, sans tenir aucun compte de ce qu'on vous a dit.

ANDRÉ.

Et alors?

THOUVENIN.

Et alors, si elle est coupable et qu'elle ne vous aime pas, elle répondra simplement qu'elle ne veut pas se marier, et vous serez bien forcé de vous contenter de cette raison; si elle vous aime et qu'elle soit coupable, elle vous dira la vérité.

ANDRÉ.

Pourquoi voulez-vous qu'une fille qui a un secret comme celui-là le livre à un étranger ? Sait-elle ce que cet étranger en fera ?

THOUVENIN.

Elle sait que cet étranger est un galant homme et qu'il gardera le silence.

ANDRÉ.

Mais elle sait bien aussi que, du moment qu'elle m'aura fait un pareil aveu, je ne l'épouserai pas.

THOUVENIN.

Qui sait ? Si vous l'aimez ?

ANDRÉ.

Oh ! ça, jamais !

THOUVENIN.

Ne jurez de rien et surtout ne laissez pas votre orgueil parler trop tôt. « Le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas ! » Celui qui a dit cela a vu bien loin et bien profondément dans la nature humaine. En attendant, je vous ai proposé le seul moyen à employer, le seul digne de vous et de cette intéressante fille.

ANDRÉ, après un moment de réflexion.

Il y en a peut-être un autre ?

THOUVENIN.

Prenez garde ! Soyez prudent ! Il n'y a pas que votre amour en jeu dans cette affaire, il y a l'honneur et peut-être la vie d'une femme, d'un père et d'une mère qui non seulement ne vous ont fait aucun mal, mais qui vous sont dévoués à se jeter dans le feu pour vous. Prenez garde !

ANDRÉ.

Merci! (Il lui serre la main.) Voici ma sœur.

Marthe entre.

MARTHE, saluant Thouvenin.

Monsieur !... (A André.) Tu m'as fait demander?

ANDRÉ.

Oui, je voulais causer un moment avec toi.

Thouvenin sort.

SCÈNE III

MARTHE, ANDRÉ

MARTHE.

Je t'écoute!

ANDRÉ.

Tu parais contrariée?

MARTHE.

Je le suis, en effet.

ANDRÉ.

Ta promenade à cheval t'a fatiguée?

MARTHE.

Elle m'a ennuyée.

ANDRÉ.

Pourquoi ?

MARTHE.

Je te le dirai après. Dis moi d'abord ce que tu as à me dire.

ANDRÉ.

Eh bien! ma chère Marthe, tu ne sembles pas avoir une grande confiance en moi.

MARTHE.

Qui t'a dit cela ?

ANDRÉ.

Je le vois facilement. Tu n'es pas avec moi comme une sœur doit être avec son frère.

MARTHE.

A qui la faute ? C'est toi qui n'es pas avec moi comme un frère doit être avec sa sœur.

ANDRÉ.

Je fais tout ce que je peux pour t'être agréable.

MARTHE.

Depuis quelle époque ?

ANDRÉ.

Depuis que nous vivons ensemble.

MARTHE.

Il n'y a pas longtemps.

ANDRÉ.

Cela ne pouvait être plus tôt, à mon grand regret.

MARTHE.

Qui empêche un frère et une sœur qui s'aiment de vivre l'un auprès de l'autre ?

ANDRÉ.

Certaines convenances. Nous n'avons plus notre père et notre mère, nous sommes à nous deux, toute notre famille.

MARTHE.

Raison de plus pour ne pas nous séparer.

ANDRÉ.

J'étais jeune, j'étais garçon !

MARTHE.

Tu t'amusais et tu ne voulais pas renoncer à tes plaisirs, c'est bien naturel ; et, pendant ce temps-là, j'étouffais entre les quatre murs d'un couvent où l'on m'obsédait du matin jusqu'au soir pour que je me fisse religieuse, où l'on incriminait mes actes, mes paroles, mes regards, et jusqu'à mes pensées, et cependant, si cela continue ainsi, c'est à cette habitude que je retournerai.

ANDRÉ.

Je ne connaissais pas une personne assez respectable pour que je pusse te confier à elle avec une sécurité complète.

MARTHE.

Cette personne existait cependant.

ANDRÉ.

C'était?...

MARTHE.

C'était moi... Tu n'avais qu'à me confier à moi-même, je n'aurais couru aucun danger. Je me serais surveillée mieux que qui que ce soit.

ANDRÉ.

Ce genre de tutelle n'est pas dans nos mœurs. Nous aurions choqué un monde dont nous sommes justiciables et qui ne revient presque jamais sur sa première impression. Dès que j'ai trouvé une femme honorable qui pût être ta caution, avec une fille intelligente, instruite et bonne qui pût être ton amie, je t'ai retirée du couvent et je t'ai associée à mon existence telle qu'elle est. As-tu à te plaindre d'une de ces deux personnes?

MARTHE.

Peut-être !

ANDRÉ.

Dis tes griefs!

MARTHE.

Plus tard. Continue, puisque c'est toi qui as à me parler.

ANDRÉ.

En revanche, tu aimes beaucoup madame de Thauzette?

MARTHE.

Beaucoup. Elle était à peu près la seule personne qui vînt me voir avec un peu de persévérance et me distraire au couvent.

ANDRÉ.

Es-tu au courant de la démarche qu'elle a faite ce matin auprès de moi?

MARTHE.

Quelle démarche?

ANDRÉ.

Elle est venue me demander ta main pour son fils.

MARTHE.

Ah! et qu'as-tu répondu?

ANDRÉ.

J'ai refusé.

MARTHE.

Parce que?

ANDRÉ.

Parce que je ne crois pas Fernand un parti convenable pour toi.

MARTHE.

En quoi n'est-il pas convenable? Qu'est-ce qu'il a fait?

ANDRÉ.

De vilaines choses.

MARTHE.

Pourquoi le reçois-tu alors ?

ANDRÉ.

Parce que je ne voulais pas faire de peine à sa mère. J'ai eu tort évidemment, puisque cette condescendance l'a autorisé à croire qu'il pourait devenir ton mari.

MARTHE.

Et qu'a répliqué ma lame de Thauzette à ton refus ?

ANDRÉ.

Elle m'a laissé entendre que tu te sentais de l'inclination pour Fernand.

MARTHE.

C'est possible.

ANDRÉ.

Ainsi, tu crois l'aimer ?

MARTHE.

Il faut bien que j'aime ceux qui ont l'air de m'aimer, puisque ceux que je ne demandais qu'à aimer n'ont pas eu l'air de s'en apercevoir. Et je ne puis vraiment pas passer toute ma vie entre madame et mademoiselle Brissot, sans autre distraction que les Pontferrand.

ANDRÉ.

Veux-tu voyager avec moi? je suis disposé à partir.

MARTHE.

Non. Les voyages ne me tentent pas.

ANDRÉ.

Alors tu conserves tes sentiments pour Fernand quoiqu'ils ne puissent pas être encore bien solides, et malgré ce que je t'ai dit ?

MARTHE.

Rien ne prouve ce que tu dis.

ANDRÉ.

Tu doutes de ma parole. (Marthe se tait.) C'est au couvent que tu a appris à te défier de moi?

MARTHE.

J'y ai appris à me défier de tout le monde.

ANDRÉ.

Excepté de Fernand et de sa mère, à ce qu'il paraît.

Marthe se tait un moment.

MARTHE.

C'est mademoiselle Brissot sans doute qui sera chargée des révélations à me faire?

ANDRÉ.

Mademoiselle Brissot n'a rien à voir là-dedans. Elle ne m'a jamais dit de mal, elle ne m'a même jamais parlé ni de madame de Thauzette ni de son fils.

MARTHE.

Cela m'étonne

ANDRÉ.

Pourquoi?

MARTHE.

Parce que depuis le temps qu'elle connaît M. de Thauzette, elle doit savoir mieux que personne à quoi s'en tenir sur lui!...

ANDRÉ.

Interroge-la!

MARTHE.

Je n'ai pas besoin de l'interroger; je sais ce que je dois savoir.

ANDRÉ.

Sur lui ?

MARTHE.

Et sur elle.

ANDRÉ.

Explique toi. (Marthe se tait.) Enfin où veux-tu en venir ? Tu comprends, ma chère Marthe, que des conversations comme celle que nous avons en ce moment ne sauraient se renouveler. Ce ne sont pas là les relations qui peuvent et doivent exister entre un frère et une sœur de notre âge et de notre condition. Je ne sais qui, ou plutôt je sais trop qui t'a monté ainsi la tête contre moi et mademoiselle Brissot que je considère toujours comme une compagne digne de toi. Tu n'en juges pas ainsi, vous ne pouvez donc pas rester ensemble.

MARTHE.

Renvoie-la !

ANDRÉ.

Elle n'a rien fait pour être renvoyée. Et puis, elle n'est pas de celles qu'on renvoie. Elle est la fille d'un homme très honorable, très dévoué, qui me rend de très grands services, d'une femme qui tient ma maison de la manière la plus convenable. Ce n'est que par reconnaissance pour moi d'abord, par affection pour toi ensuite, qu'elle a consenti à se consacrer entièrement à toi, ce dont tu la récompenses bien mal. Si tu ne veux pas qu'elle reste dans ton intimité, si tu ne veux pas avoir pour elle les égards auxquels elle a droit, il faut prendre un parti tout de suite. Je ne saurais, pour un caprice de petite fille dont rien ne motive la mauvaise humeur et l'ingratitude!.. (Mouvement de Marthe.) je dis ingratitude !... c'est le mot seul applicable à tes sentiments pour une personne qui ne t'a donné que des preuves de dévoue-

ment, je ne saurais, dis-je, me séparer de gens que j'estime et pour qui cette séparation serait une injustice et une ruine.

MARTHE.

Alors?...

ANDRÉ.

Alors, ma chère enfant, puisque l'épreuve que j'ai tentée de notre vie en commun ne réussit pas, puisque tu ne veux plus de la société de mademoiselle Brissot, puisque tu veux épouser un homme que je ne trouve pas digne de toi, et puisque, enfin, tu me prouves que tu as besoin d'être surveillée par d'autres que par toi-même, je crois que le mieux est que tu retournes au couvent, comme tu le disais tout à l'heure. Tu n'as plus longtemps à attendre ta majorité. A ce moment, — ce que madame de Thauzette t'a appris sans doute, — tu seras absolument libre et maîtresse de toutes tes actions et tu pourras disposer de toi comme tu l'entendras. Jusque-là il est de mon devoir de faire tout mon possible pour empêcher une chose dont tu pourrais souffrir toute ta vie.

MARTHE.

Elle est arrivée à ses fins.

ANDRÉ.

Ce qui veut dire?...

MARTHE.

Que tu aimes mademoiselle Brissot, qu'elle le sait, qu'elle veut que tu l'épouses, qu'il n'y a rien à dire sur elle, paraît-il, de ce qu'il y a à dire sur d'autres, et qu'elle me fait renvoyer de la maison où elle veut être maîtresse. C'est pour cela que je préfère retourner au couvent.

ANDRÉ.

Quand veux-tu que nous partions?

MARTHE.

Le plus tôt possible!

ANDRÉ.

Demain alors, puisque nous avons du monde aujourd'hui.

MARTHE.

Soit! demain.

ANDRÉ.

Je vais écrire à la supérieure et donner les ordres nécessaires. Tu me fais beaucoup de peine.

Il sort.

SCÈNE IV

MARTHE seule, puis FERNAND.

A peine Marthe est-elle seule qu'elle va au piano et se met à jouer fiévreusement. Puis tout à coup elle s'arrête, tire un petit portefeuille de sa poche, regarde si personne ne vient et se met à écrire sur ses genoux en se courbant le plus possible pour ne pas être vue. Avant qu'elle ait fini d'écrire, Fernand entre.

FERNAND.

Mademoiselle!

MARTHE.

Ah! c'est vous! Voyant que vous ne veniez pas tout de suite au signal, je vous écrivais.

FERNAND.

Donnez-moi cette lettre!

MARTHE.

Inutile maintenant, puisque nous pouvons causer.

Elle va pour déchirer le billet.

FERNAND.

Ne déchirez pas ce papier. S'il venait quelqu'un vous pourriez me le donner en me tendant la main. Il me dirait ce que vous n'auriez pas eu le temps de me dire et il me serait le premier gage de votre confiance et de votre amitié. (Elle a déchiré son billet et en a jeté les morceaux au feu.) Vous avez lu mon respectueux billet de ce matin?

MARTHE.

Oui.

FERNAND.

Est-ce qu'il vous a déplu?

MARTHE.

Vous voyez bien que non, puisque vous me demandiez de venir dans le salon pour causer avec vous et que m'y voilà.

FERNAND.

Pourquoi n'avez-vous pas pris tout de suite le livre qui contenait ce billet?

MARTHE.

Pour vous laisser le temps de la réflexion. Peut-être regrettiez-vous déjà la hardiesse que vous aviez eue de m'écrire ainsi, et, voyant que je laissais là ce livre, vouliez-vous reprendre votre lettre avant qu'elle pût tomber en d'autres mains que les miennes.

FERNAND.

Je ne l'ai pas fait. Il n'est pas de risques que je ne sois prêt à courir pour vous.

MARTHE.

J'ai envoyé alors mademoiselle Brissot chercher ce livre, pensant que, si vous le lui remettiez à elle, c'est qu'il n'y aurait plus rien dedans, car elle était capable de l'ouvrir.

FERNAND.

Pourquoi?

MARTHE.

Ne suis-je pas livrée à sa surveillance?

FERNAND.

Elle était incapable de rompre le cachet de l'enveloppe qui enfermait ce livre.

MARTHE.

Elle a donc maintenant toutes les vertus, pour vous comme pour mon frère. Mais ce qu'elle n'aurait pas fait par surveillance, elle pouvait le faire par jalousie.

FERNAND.

Je ne comprends pas.

MARTHE.

Vous l'avez aimée?

FERNAND.

Moi! quelle folie!..

MARTHE.

C'est votre mère qui me l'a dit, en ajoutant que j'eusse à me défier d'elle. Elle doit le savoir, votre mère?

FERNAND.

Pourquoi le saurait-elle?

MARTHE.

Vous lui dites bien que vous m'aimez, moi.

FERNAND.

J'ai dû dire à ma mère que je vous aimais, parce que c'était le seul moyen que j'eusse de vous le faire savoir à vous, que je ne pouvais voir aussi souvent que je

l'aurais voulu. Et puis, vous, j'espère que vous serez ma femme, tandis que je n'ai jamais songé à épouser Denise.

MARTHE

Parce qu'elle était pauvre?

FERNAND.

Oh! Mademoiselle, adieu !...

MARTHE.

Restez !... Dites-moi ce qui s'est passé entre Denise et vous; je veux le savoir.

FERNAND.

Mais il ne s'est rien passé entre Denise et moi que les amours innocentes d'un jeune garçon et d'une jeune fillette élevés pour ainsi dire ensemble et dont il ne reste plus rien quand l'un devient un homme et l'autre une femme. Parlez à Denise de nos amours passées et vous verrez de quel éclat de rire elle partira.

MARTHE.

Ce sera la première fois que je la verrai rire. Mais j'aime mieux me contenter de cette explication, que je voulais avoir avec vous avant de vous annoncer une nouvelle. Je rentre au couvent demain.

FERNAND.

Pour quelle raison?

MARTHE.

Votre mère a demandé ma main à mon frère pour vous. Vous le saviez ?

FERNAND, hésitant

Non.

MARTHE.

Comment, non? Votre mère demande ma main pour

vous et vous ne le savez pas? Prenez garde. J'ai horreur du mensonge. Je puis pardonner bien des choses, je ne pardonnerai jamais celle-là. C'est bon pour les valets de mentir. Je suis très franche, trop franche, avec vous surtout. Soyez donc franc pour moi. Si j'apprenais un jour que vous m'avez menti, même sur le sujet le plus insignifiant en apparence, je ne vous reverrais plus, fussé-je déjà votre femme à ce moment-là. Mon frère refuse son consentement à mon mariage avec vous, parce qu'il prétend que vous avez fait des choses blâmables. Est-ce vrai?

FERNAND.

C'est vrai.

MARTHE.

Quelles choses?

FERNAND.

J'ai vécu dans la mauvaise compagnie, dans la dissipation... J'ai gaspillé ma fortune, j'ai joué, j'ai fait des dettes, j'ai eu des duels. J'ai fait ce que font tant d'hommes du monde avant de rencontrer celle qui leur indiquera la véritable route et qu'ils aimeront éternellement. Enfin, je commets en ce moment, pour bien des gens, le plus grand de tous les crimes et c'est peut-être celui-là que votre frère me pardonne le moins: je n'ai plus de fortune et je parle d'amour et de mariage à une fille riche qui m'a déjà fait comprendre tout à l'heure, par un mot, mais par le mot le plus dur, qu'elle ne me croit pas capable de désintéressement.

MARTHE.

Oui, si vous aviez aimé Denise, vous auriez dû l'épouser même pauvre, surtout pauvre. Celui des deux qui a de l'argent, dans le mariage, partage avec celui qui n'en a pas; rien de plus juste et de plus simple. Si vous n'a-

vez à vous reprocher que d'avoir jeté votre argent par les fenêtres, tant mieux; cela prouve que vous n'y teniez pas, et personne plus que moi ne méprise l'argent. Il ne doit jamais être mêlé à une détermination de notre esprit, encore moins à un engagement de notre cœur. Ce dont je veux être sûre, c'est que vous n'avez rien fait contre l'honneur et la délicatesse.

FERNAND.

Est-ce que votre frère vous aurait dit?...

MARTHE.

Oui.

FERNAND.

Comment peut-il parler ainsi de moi? Il m'a servi lui-même de témoin quand je me suis battu avec un homme qui m'avait diffamé. Je ne puis accepter une pareille accusation. Je vais aller trouver votre frère.

MARTHE.

Inutile d'avoir une explication qui, dans la disposition d'esprit où il est, peut dégénérer en une querelle. Si mon frère a des preuves contre vous, il ne manquera pas de me les mettre sous les yeux pendant le temps que je vais passer au couvent. C'est moi seule qui serai juge. Si je n'ai rien à vous reprocher, je suis résolue à être votre femme, à moins que vous n'ayez pas la patience de m'attendre.

FERNAND.

Comme vous me parlez ce matin?

MARTHE.

Nous ne nous verrons plus aujourd'hui que devant le monde, nous ne pourrons donc plus causer librement jusqu'à ce soir et nous ne pourrons plus correspondre après. Défense sera certainement faite à la supérieure

de me laisser voir votre mère et de me laisser recevoir une lettre. C'est donc notre dernier entretien jusqu'à ce que je sois libre. Cependant, prenez cette bague; si vous avez quelque chose de nouveau et d'important à me communiquer déposez-la dans ce tiroir que j'ouvrirai de temps en temps. Si je la trouve, je me promènerai dans l'allée qui mène chez le garde; nous nous y rencontrerons.

FERNAND

Vous m'aimez donc vraiment un peu?

MARTHE.

Oui, je vous aime.

FERNAND.

Moi aussi je vous aime et je ferai tout pour vous prouver que je suis digne de vous... Votre main?

MARTHE.

Le jour des fiançailles... (Elle voit Denise qui entre.) Denise!...

Elle s'éloigne et va au piano. Elle regarde dans la glace pour voir si Denise et Fernand se parlent bas ou se font des signes. Ceux-ci ne se parlent pas bas et ne se font pas de signes.

FERNAND, haut, à Denise.

Sais-tu où est ma mère?

DENISE.

Elle vient de descendre dans le jardin. Elle cause avec M. Thouvenin.

FERNAND.

Merci! (Saluant.) Mesdemoiselles!...

Il sort.

SCÈNE V

MARTHE, DENISE, puis UN DOMESTIQUE.

MARTHE, à part, après avoir sonné.

Ils ne se sont pas parlé!... Ils ne se sont pas fait des signes!... (Au domestique qui entre.) Prenez ces partitions et portez-les chez moi. Dites à la femme de chambre de les mettre dans une de mes malles.

DENISE.

Vous partez?

MARTHE.

Oui.

DENISE.

Quand?

MARTHE.

Demain.

Tout en parlant, elle donne des partitions au domestique.

DENISE.

Pourquoi?...

MARTHE ne répond pas. — Au domestique qui s'éloigne, en lui remettant encore une partition.

Ah! tenez, encore celle-ci.

Le domestique sort.

DENISE.

Vous ne me répondez pas?

MARTHE.

Je ne vous avais pas entendue.

DENISE.

Je vous demandais pourquoi vous partiez?

MARTHE.

Parce que j'ai obtenu de mon frère la permission de retourner au couvent !

DENISE.

Vous ne voulez plus rester ici ?

MARTHE.

Non.

DENISE.

Qu'est-ce qu'on vous a fait ?

MARTHE.

Je désire me soustraire à une surveillance blessante.

DENISE.

De la part de qui, cette surveillance ?

MARTHE.

De la vôtre !

DENISE.

Que me dites-vous là ?

MARTHE.

Quand je vous ai envoyée ce matin chercher un livre dans ce salon...

DENISE.

Quand vous m'avez priée, ce matin, de venir chercher dans ce salon un livre que vous y aviez oublié ou paru oublier...

MARTHE.

Que voulez-vous dire ?

DENISE.

Continuez, Mademoiselle !

MARTHE.

Quand vous êtes venue chercher ce livre, vous avez trouvé ici mon frère. Que lui avez-vous dit ?

DENISE.

Je lui ai dit que vous étiez très nerveuse, très agitée, et je vois que je ne me trompais pas. J'ai ajouté que je lui conseillais de ne pas vous laisser monter à cheval, dans l'état où vous étiez, seulement avec madame de Thauzette et son fils.

MARTHE.

Pourquoi ?

DENISE.

Parce que je trouvais que ce n'était ni prudent ni convenable !...

MARTHE.

En quoi n'était-ce ni prudent ni convenable?

DENISE.

En ce que madame de Thauzette et son fils sont des cavaliers trop hardis pour leur confier une personne aussi peu familiarisée que vous avec le maniement du cheval. J'ai demandé alors que mon père, qui est un cavalier excellent et prudent, lui, vous accompagnât.

MARTHE.

Et qu'il se tînt sans cesse à côté de moi.

DENISE.

Pour qu'il ne vous arrivât rien et il ne vous est rien arrivé...

MARTHE.

Eh bien ! comment appelez-vous cela, si vous ne l'appelez pas de la surveillance ?

DENISE.

J'appelle cela de la protection.

MARTHE.

J'appelle cela de l'espionnage, moi.

DENISE, après un temps.

Si j'avais voulu vous espionner, Mademoiselle, pour me servir de la même expression que vous, je n'aurais eu qu'à remettre à votre frère le livre que vous avez eu... l'audace... de m'envoyer chercher ici et qui contenait une lettre de M. de Thauzette...

MARTHE.

Vous avez décacheté l'enveloppe de ce livre?

DENISE.

C'était inutile. Il me suffisait de voir qui vous le remettait. Je sais comment M. de Thauzette correspond avec les jeunes filles.

MARTHE.

C'est peut-être ainsi qu'il correspondait avec vous?

DENISE.

Peut-être ?

MARTHE.

Vous avouez donc.

DENISE.

Je n'ai rien à avouer, à vous moins qu'à personne. Je vous réponds sur le ton que vous prenez avec moi. Les preuves d'affection et de tendresse que je n'ai cessé de vous donner, vous les reconnaissez par la défiance et par l'insulte. Rien ne vous a donné le droit de me traiter ainsi et je ne le permettrai pas. Vous ne voyez pas l'intérêt que d'autres personnes ont à vous tromper, et votre imagination que l'on trouble s'amuse à je ne sais

quel roman, où votre cœur n'est pour rien et où peuvent sombrer votre bonheur et votre dignité. Je le sais, je le vois, je ne le veux pas. Votre frère, à qui nous devons tout, vous a confiée à moi, et, tant qu'il ne m'aura pas relevée de cette charge qui me fut douce si longtemps, qui me reste sacrée, je ferai mon devoir. Une heure après que vous aurez quitté cette maison, je la quitterai à mon tour n'ayant plus rien à y faire. Mon père travaillera, ma mère travaillera, je ferai des robes dans une mansarde, je courrai le cachet comme autrefois, je chanterai sur les tréteaux, comme dit madame de Pontferrand, mais je n'aurai pas contribué à vous perdre, j'aurai tout fait pour vous sauver, et je vous sauverai, je vous le jure, fût-ce aux dépens de ma vie et même de mon honneur. Adieu, Mademoiselle!...

Elle sort.

MARTHE, seule.

Oh!... je suis une méchante fille!...

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME BRISSOT, UN DOMESTIQUE,
puis MADAME DE THAUZETTE.

Au lever du rideau, madame Brissot entre en scène, sonne et met en ordre des papiers qu'elle tient à la main.

MADAME BRISSOT, au domestique qui entre.

Voilà le menu de ce soir.

LE DOMESTIQUE.

Combien de couverts?

MADAME BRISSOT.

Onze.

LE DOMESTIQUE.

Comment, onze?

MADAME BRISSOT.

M. le comte, mademoiselle Marthe, madame de Thauzette, son fils, M. Thouvenin, M., madame et mademoiselle de Pontferrand.

LE DOMESTIQUE.

Ça ne fait que huit.

MADAME BRISSOT.

Mon mari, ma fille et moi, cela fait onze.

LE DOMESTIQUE.

Ah! vous dînez tous les trois ici?

MADAME BRISSOT.

Oui.

LE DOMESTIQUE.

Et les vins?

MADAME BRISSOT.

J'irai moi-même à la cave. Allez.

Le domestique sort après avoir voulu répondre quelque chose qu'il n'a pas répondu. Madame de Thauzette entre.

MADAME DE THAUZETTE, à madame Brissot qui se dirigeait vers une porte pour sortir.

Ah! ma chère amie, je vous cherchais.

MADAME BRISSOT.

Excusez-moi, je ne vous voyais pas.

MADAME DE THAUZETTE.

Est-ce bien sûr?

MADAME BRISSOT.

Je sortais.

MADAME DE THAUZETTE.

C'est que, depuis que nous sommes ici, Fernand et moi, vous avez un peu l'air de nous éviter.

MADAME BRISSOT.

C'est le hasard, et, depuis votre arrivée, j'ai eu naturellement un peu plus à faire.

MADAME DE THAUZETTE.

J'ai besoin de causer avec vous

MADAME BRISSOT.

De quoi s'agit-il?

MADAME DE THAUZETTE.

Vous ne doutez pas de mon amitié.

MADAME BRISSOT.

Vous nous en avez donné une preuve évidente en faisant entrer Brissot chez le comte.

MADAME DE THAUZETTE.

Je cherchais depuis longtemps une occasion de vous être utile. Et vous êtes tous heureux?

MADAME BRISSOT.

Aussi heureux que possible.

MADAME DE THAUZETTE.

Et vous souhaitez que cela dure?

MADAME BRISSOT.

C'est tout ce que je demande à Dieu. Du reste, M. de Bardannes paraît très content de Brissot.

MADAME DE THAUZETTE.

Il l'est, il me l'a dit.

MADAME BRISSOT.

Alors tout va bien.

MADAME DE THAUZETTE.

De ce côté-là.

MADAME BRISSOT.

Qu'y a-t-il donc?

MADAME DE THAUZETTE.

Vous ignorez ce qui se passe? André, (Se reprenant.) M. de Bardannes ne vous a rien dit?

MADAME BRISSOT.

Rien.

MADAME DE THAUZETTE.

Ni Marthe?

MADAME BRISSOT.

Je ne l'ai pas vue.

MADAME DE THAUZETTE.

Et Denise?

MADAME BRISSOT.

Pas davantage.

MADAME DE THAUZETTE.

Bien vrai?

MADAME BRISSOT.

Pourquoi voulez-vous que je mente?

MADAME DE THAUZETTE.

On pourrait vous avoir demandé le secret.

MADAME BRISSOT.

Je vous affirme que je ne sais rien de nouveau, ni d'intéressant.

MADAME DE THAUZETTE.

Nous allons causer à cœur ouvert.

MADAME BRISSOT.

Comme autrefois.

MADAME DE THAUZETTE.

Oui, comme autrefois, car nous n'avions rien de caché l'une pour l'autre.

MADAME BRISSOT.

Moi surtout.

MADAME DE THAUZETTE.

Vous m'en voulez encore?

MADAME BRISSOT.

De quoi?

MADAME DE THAUZETTE.

De ce mariage manqué.

MADAME BRISSOT.

Non! Parlons de ce qui vous amène.

MADAME DE THAUZETTE.

Tout ce que nous allons dire restera entre nous.

MADAME BRISSOT.

Si vous voulez.

MADAME DE THAUZETTE.

Eh bien, si heureux que vous soyez ici, il se prépare peut-être un plus grand bonheur, un très grand bonheur pour vous tous; et j'ai voulu être la première à vous l'annoncer, car je crois être seule à le savoir.

MADAME BRISSOT.

Qu'est-ce que c'est?

MADAME DE THAUZETTE.

Vous ne me paraissez pas faire à cette nouvelle l'accueil qu'elle mérite.

MADAME BRISSOT.

Un peu de bonheur est déjà chose si rare que, lorsque

je l'ai, beaucoup de bonheur m'effraie toujours. D'autant plus, chère amie, que vous prenez, pour m'apprendre ce bonheur nouveau, autant de précautions que pour annoncer une catastrophe.

MADAME DE THAUZETTE.

Allons droit au fait alors. M. de Bardannes aime Denise.

MADAME BRISSOT, avec une sorte d'effroi.

Qui vous a dit cela?

MADAME DE THAUZETTE.

Lui-même; ainsi, il n'y a pas de doute possible. Pourquoi paraissez-vous effrayée de cette nouvelle?

MADAME BRISSOT.

Étonnée, simplement, étonnée surtout que M. de Bardannes vous ait dit cela à vous.

MADAME DE THAUZETTE.

Pourquoi?

MADAME BRISSOT.

D'abord, parce qu'il me semble que vous auriez dû être sa dernière confidente, ensuite parce que, avec le caractère que je lui connais, il devait penser à le dire d'abord à d'autres.

MADAME DE THAUZETTE.

Ce n'est pas une confidence que j'ai reçue, c'est un secret que j'ai surpris, ce qui revient au même, quant au fait. S'il n'en a encore rien dit, ni à vous, ni à Brissot, ni à Denise, c'est qu'il hésite ou plutôt qu'il réfléchit, car vous pensez bien que son intention est d'épouser votre fille.

MADAME BRISSOT.

Ah! il a cette intention, lui?

MADAME DE THAUZETTE.

Eh bien, que dites-vous de cela ?

MADAME BRISSOT.

Que j'avais raison de craindre un surcroît de bonheur ! Cette nouvelle me trouble beaucoup.

MADAME DE THAUZETTE.

Comment ! voilà un homme chez qui j'ai fait entrer votre mari simplement comme régisseur, qui confie tout de suite toutes ses affaires et toute sa fortune à Brissot, qui vous donne, à vous, la direction de sa maison, à Denise la tutelle de sa sœur, qui, par là-dessus, s'éprend de votre fille, qui veut l'épouser, et cette nouvelle, faite pour vous combler de joie, n'arrive qu'à vous troubler ! Qu'est-ce qu'il vous faut de plus, ma chère amie ? Admettons que le Ciel ait eu des torts envers vous, du moment qu'il vous fait de pareilles excuses, de pareilles avances même, pardonnez-lui ; à tout péché miséricorde.

MADAME BRISSOT.

Et si Denise n'aime pas M. de Bardannes ; si elle refuse ? dans quelle situation serons-nous, entre la demande du comte et le refus de ma fille ?

MADAME DE THAUZETTE.

Comment ! Si elle n'aime pas ? si elle refuse ? mais elle acceptera, mais elle aimera ! Une fille pauvre comme Denise, intelligente comme elle, aime toujours assez pour l'épouser un homme jeune, honorable, distingué, riche, qui pense à la faire comtesse et millionnaire.

MADAME BRISSOT.

Et si le premier amour qu'elle a eu dans sa vie lui interdit d'en avoir un second !

MADAME DE THAUZETTE.

Fernand?

MADAME BRISSOT.

Oui, Fernand, votre fils.

MADAME DE THAUZETTE.

Un enfantillage.

MADAME BRISSOT.

Pour lui peut-être, mais pour elle?

MADAME DE THAUZETTE.

Tout cela est passé et tout a tourné pour le mieux. Fernand, surtout à l'âge qu'il avait, léger, frivole, mauvais sujet, je le connais bien, eût été le pire des maris et Denise eût été la plus malheureuse des femmes, sans compter que notre fortune était déjà plus que compromise et qu'aujourd'hui, nous sommes plus que gênés. Où en serions-nous maintenant si Fernand avait épousé Denise? Ce qu'il faut le plus éviter dans la vie, ce sont les chagrins sans issue. Les souffrances de l'amour sont toujours réparables, celles du mariage ne le sont jamais. En votre qualité de mère, vous ne pouvez pas comparer un mari comme Fernand à un mari comme André. Denise acceptera, et sans rien dire de Fernand. Ce sont là des affaires de femmes. Si nous avons le malheur d'avouer quoi que ce soit à un homme, il en suppose immédiatement dix fois plus qu'il n'y en a. Avouer quand on ne peut faire autrement, quand on est prise sur le fait, soit! et encore! ça dépend beaucoup de l'homme à qui on a affaire; il faut qu'il soit bien malin pour qu'on ne s'en tire pas. Et où sont-ils les hommes bien malins? — Mais quand un homme ne sait rien, qu'il est en plein amour et en pleine confiance, qu'il est et qu'il veut rendre tout le monde heureux, venir de son plein

gré lui raconter qu'on en a aimé un autre avant lui... — Ah! non, c'est trop naïf. Et puis, et puis, il n'y a pas que Denise, dans cette affaire-là, il y a les autres...

MADAME BRISSOT.

Quels autres?

MADAME DE THAUZETTE.

Il y a vous, il y a Brissot, il y a moi, il y a Fernand, il y a Marthe.

MADAME BRISSOT.

Mademoiselle Marthe?...

MADAME DE THAUZETTE.

Ah çà! vous ne voyez donc rien... Fernand aime Marthe et Marthe l'aime. Ils veulent se marier; André ne veut pas et Marthe rentre au couvent demain pour attendre sa majorité, et Denise, au lieu de fermer les yeux et de ne rien voir, car enfin tout cela ne la regarde pas, Denise jette des bâtons dans les roues tant qu'elle peut. Si elle a le malheur de raconter à André son idylle avec Fernand, sa conduite vis-à-vis de Marthe prend immédiatement le caractère de la rancune, de la vengeance, de la jalousie. Marthe est déjà exaspérée contre elle, il y a eu tout à l'heure une scène très violente entre elles deux. Supposons que Denise, pour une raison ou pour une autre, refuse la main d'André, à quel titre pourra-t-elle rester ici après que Marthe sera retournée au couvent? C'est pour le coup que les commères du pays, les mesdames de Pontferrand et autres, auront beau jeu et qu'elles broderont sur ce qu'elles ont déjà dit.

MADAME BRISSOT.

Et qu'ont-elles dit?

MADAME DE THAUZETTE.

Hé! que Denise est la maîtresse d'André!

MADAME BRISSOT, s'asseyant

Mon Dieu ! mon Dieu ! Toujours le mal ! Toujours l'infamie ! On ne me laissera donc pas mourir tranquille.

MADAME DE THAUZETTE.

Le monde est comme ça, nous ne le changerons pas. Il faut être plus fort que lui, voilà tout, et cette force supérieure, nous l'avons, si nous voulons, en associant nos intérêts qui sont identiques et qui doivent être communs. Il ne s'agit pas de se troubler, il s'agit d'avoir du sang-froid et de la direction. — André aime Denise. — C'est pour vous une chance inespérée. Ne pensez qu'à cela, ne sortez pas de là. Que Denise se taise et qu'elle l'épouse. Fernand et Marthe s'aiment. Que Denise dise à André de les marier ; il fera ce que lui dira Denise, puisqu'il ne voit que par elle. C'est pourtant bien simple. Eh bien, non ! il faut que Marthe quitte la maison, il faut que Fernand ait les explications les plus pénibles avec André, il faut que, prenant fait et cause pour mon fils, ce qui est bien naturel, je me brouille avec un ami de quinze ans, il faut que je ne remette plus les pieds dans une maison que je vous ai ouverte, ce qui vaut bien quelque chose, il faut qu'il y ait des colères d'un côté, des scandales publics de l'autre, encore de la misère pour vous trois, et du désespoir pour tout le monde ; tout cela, parce que Denise ne veut pas faire ce qu'elle a tant d'intérêt à faire : se taire. Satin bleu ! comme disait le curé de mon village ; quand les alouettes nous tombent ainsi toutes rôties du ciel, mangeons-les donc bien vite, pendant qu'elles sont chaudes !

MADAME BRISSOT.

Je comprends, chère amie, l'intérêt que vous avez à ce qu'aucun de nous ne dise à mademoiselle Marthe ou à M. de Bardannes que Fernand est un homme qui

manque à sa parole, car il avait juré d'épouser Denise, vous le savez bien, et il ne l'a pas fait. Mais vous avez raison, ne parlons plus de cela. Rien, dans la conduite de M. de Bardannes, n'a révélé le sentiment que vous avez surpris, rien dans notre conduite à nous n'a tendu à le faire naître. Toute ambition au delà de ce que nous avons reçu de M. de Bardannes serait de l'ingratitude, toute intervention directe ou indirecte de notre part dans ses affaires de famille, de même que tout mensonge, si nous sommes questionnés, serait de la trahison et de la perfidie. Attendons. Quoi qu'il arrive, Denise, j'en réponds, fera ce qu'elle devra faire.

Elle chancelle et instinctivement saisit la main de madame de Thauzette.

MADAME DE THAUZETTE.

Qu'avez-vous?

MADAME BRISSOT.

Rien, j'ai cru que j'allais tomber. Il y a des moments où il me semble que la terre tourne trop vite. Voici le comte, je m'éloigne. Je parlerais peut-être devant lui de choses dont je ne veux pas parler. (A part.) On me rendra folle.

Elle sort.

SCÈNE II

MADAME DE THAUZETTE, ANDRÉ.

MADAME DE THAUZETTE, à part.

Allons! jouons le tout pour le tout. (A André qui entre.) Mon cher ami, je venais vous dire adieu.

ANDRÉ.

Vous partez?

MADAME DE THAUZETTE.

Avec Fernand.

ANDRÉ.

Pourquoi?

MADAME DE THAUZETTE.

Vous le demandez? Comment voulez-vous que nous restions ici après la réponse que vous avez faite à ma demande, après la scène que vous avez eue avec votre sœur, et qu'elle m'a racontée. Il est impossible de mettre plus clairement les gens à la porte.

ANDRÉ.

C'est votre faute.

MADAME DE THAUZETTE.

Ma faute?

ANDRÉ.

Ne discutons pas.

MADAME DE THAUZETTE.

Adieu alors.

ANDRÉ, lui donnant la main.

Adieu.

MADAME DE THAUZETTE.

Fernand va venir aussi prendre congé de vous. Je l'attendais. Quant à Marthe...

ANDRÉ.

Elle est rentrée dans sa chambre.

MADAME DE THAUZETTE.

Où elle ne reçoit pas. (Silence.) Et au couvent?

ANDRÉ.

Elle ne recevra pas davantage

MADAME DE THAUZETTE.

Qui se serait jamais douté que notre amitié finirait ainsi. Avouez que c'est drôle.

ANDRÉ.

Dites que c'est triste.

MADAME DE THAUZETTE.

Vous savez que Denise va quitter aussi le château, après le départ de Marthe.

ANDRÉ.

Elle aura raison.

MADAME DE THAUZETTE.

Vous l'approuvez?

ANDRÉ.

Elle fait ce qu'elle doit.

MADAME DE THAUZETTE.

Ses parents...

ANDRÉ.

La suivent; c'est tout naturel.

MADAME DE THAUZETTE.

Et vous?

ANDRÉ.

Moi, je resterai seul.

MADAME DE THAUZETTE.

Et ces gens-là, que deviendront-ils quand ils ne seront plus chez vous?...

ANDRÉ.

J'assurerai leur sort.

MADAME DE THAUZETTE.

Ils refuseront.

ANDRÉ.

On refuse le don d'un vivant, on accepte le legs d'un mort.

MADAME DE THAUZETTE.

Vous voulez mourir?

ANDRÉ.

Est-ce que je sais ce que je veux, ce que je dois faire? Ce qui est certain c'est que je n'ai pas vécu comme j'aurais dû vivre; je fais du mal à tous ceux que j'aime et ils me le rendent, les uns sans le vouloir, les autres volontairement. Je n'ai plus mon père ni ma mère qui m'adoraient. Depuis dix ans, ils sont là, immobiles et glacés sous la terre. Je suis si malheureux où ils ne sont plus que je me demande par moments si je ne serais pas plus heureux où ils sont.

MADAME DE THAUZETTE.

Ce n'est pas sérieux! Vous me faites vraiment de la peine. Et tout cela!.. Mais promettez-moi de m'écrire un mot qui me rassure. J'ai de l'amitié pour vous, moi. (Voyant qu'il ne répond rien.) Adieu.

Elle s'éloigne.

ANDRÉ, se plaçant devant elle.

Voyons, dites-moi ce que vous savez sur mademoiselle Brissot?

MADAME DE THAUZETTE.

Allons donc! voilà le fond!

ANDRÉ.

Eh bien! oui, voilà le fond!

MADAME DE THAUZETTE.

Me croirez-vous si je vous dis la vérité?

ANDRÉ.

Me direz-vous la vérité si je vous promets de vous croire?

MADAME DE THAUZETTE, très sérieuse.

Avant tout, vous savez que mon fond, à moi, c'est de n'aimer et de n'avoir jamais aimé que Fernand, dans le monde. Il est pour vous plein de défauts et de vices, il est bon à pendre; c'est convenu; mais moi, qui suis sa mère, je l'aime comme votre mère vous aimait. La mère, c'est indépendant de la femme. Je lui trouve donc toutes les qualités, et s'il est coupable, toutes les excuses. C'est comme ça, l'amour maternel, vous n'y pouvez rien, ni vous ni personne. Quoique je sois bien écervelée et bien folle, si je le perdais, — j'en ai froid dans le dos, rien que de dire ça, — si je le perdais, je ferais pour lui ce que vous voulez faire pour Denise; mais moi, je le ferais sérieusement : je me tuerais. Le croyez-vous?

ANDRÉ.

C'est possible!

MADAME DE THAUZETTE.

C'est bien heureux. Et pour tout ce qui le regarde, je suis d'une superstition stupide. Eh bien! je vous jure, sur la vie de Fernand, que je ne sais rien sur mademoiselle Brissot, sinon qu'elle l'a aimé, que je n'ai pas voulu qu'il l'épousât et qu'elle en a été très malheureuse. Jamais Fernand ne m'a dit autre chose; je ne sais pas autre chose, il n'y a pas autre chose! Là, êtes-vous content? Quant à Fernand, je vous répète qu'il n'est plus du tout ce qu'il était, qu'il se conduit très bien, qu'il est très sincèrement et très sérieusement épris de Marthe, et que...

ANDRÉ, l'interrompant.

Alors, pourquoi m'avez-vous dit ce matin ce que vous m'avez dit de mademoiselle Brissot?

MADAME DE THAUZETTE.

Vous ne m'écoutez plus dès que je ne parle plus d'elle. Pourquoi je vous ai dit ce que je vous ai dit? Hé, mon cher, si toutes les mères se ressemblent, toutes les femmes sont pareilles. Vous m'avez aimée passionnément jadis. Je me figure que j'ai été et que je resterai le grand amour, l'unique amour de votre vie, et vous venez me dire à brûle-pourpoint que je suis une coquine. Ça, je vous le pardonne, ça peut passer encore pour de l'amour; mais vous ajoutez que vous respectez, que vous adorez, je vois que vous voulez épouser une autre femme dont, ma parole, j'étais convaincue avec bien d'autres que vous étiez l'amant; car, enfin, tout le monde n'est pas forcé de prendre mademoiselle Brissot aussi au sérieux que vous. Alors, naturellement, je n'ai qu'une idée, c'est de vous tourmenter un peu, et, comme je sais qu'elle a eu une passion folle pour Fernand, je vous dis que vous n'êtes probablement pas le premier, le premier qu'elle aime. Voilà tout ce que cela signifiait. Là-dessus, vous entrez dans une colère bleue, vous me cassez les poignets; je ne demandais pas autre chose. Voilà toute la vérité. Libre à vous de ne pas la croire.

ANDRÉ.

Je la crois.

MADAME DE THAUZETTE.

Alors?...

ANDRÉ.

Alors, il ne me reste plus qu'à avoir une explication avec Fernand.

MADAME DE THAUZETTE, inquiète.

Qu'est-ce que vous voulez lui dire? Vous n'allez pas lui chercher querelle?

ANDRÉ

Devant sa mère. Et à quel propos chercherais-je querelle à un homme que j'ai accusé à tort? Au contraire, je lui dois des excuses et même un dédommagement.

MADAME DE THAUZETTE.

Qu'est-ce que cela signifie?

André se dirige vers la porte.

SCÈNE III

LES MÊMES, FERNAND.

FERNAND, entrant.

Je te cherchais pour te faire mes adieux.

ANDRÉ.

Et moi j'allais te retrouver pour te prier de rester ici tout le temps que ta mère et toi comptiez y demeurer. Je viens de causer avec ta mère, qui, ce matin, m'a demandé la main de Marthe pour toi, et à qui je l'ai refusée.

FERNAND.

J'ignorais la demande de ma mère, mais ensuite elle m'en a dit le résultat.

ANDRÉ.

Marthe t'aime, et elle est décidée à t'épouser quand sa majorité sera venue. Cela tu dois le savoir?

FERNAND.

Oui.

ANDRÉ.

Je me suis opposé à ce mariage, parce qu'il y a dans ta vie des faits que je blâme.

FERNAND.

Pas plus que moi.

ANDRÉ.

Ta mère assure, en effet, que tu t'es fort amendé, — d'ailleurs, qui de nous peut dire qu'il n'a rien à se reprocher, — et que tu as pris, si ce mariage a lieu, la ferme résolution de vivre bien.

FERNAND.

C'est vrai.

ANDRÉ.

Feras-tu tout ce qui dépendra de toi pour rendre Marthe heureuse ?

FERNAND.

Oui.

ANDRÉ.

Ta main. (Fernand lui donne la main.) Je ne me souviens que de notre amitié d'enfance ; je demande pardon à ta mère de ce que je lui ai dit de toi ; je crois à tes regrets et à tes résolutions ; je ne m'oppose plus à ton mariage avec ma sœur.

FERNAND, joyeux.

Vraiment ?

ANDRÉ.

Je te le dis. Je ne te demande qu'une chose, c'est de me laisser annoncer moi-même cette nouvelle à Marthe. Le chagrin lui étant venu de moi, je veux que ce soit de moi que la joie lui vienne.

FERNAND.

C'est convenu.

ANDRÉ.

Maintenant nous ne sommes plus seulement des amis, nous voilà parents ; nous voilà une seule et même famille.

Nous avons à défendre et à sauvegarder mutuellement et réciproquement notre honneur. Est-ce ton avis ?

FERNAND.

Certes...

ANDRÉ.

Ce matin, j'ai fait à ta mère une confidence ; je lui a avoué que j'aime mademoiselle Brissot. Cela, te l'a-t-elle dit ?

FERNAND.

Non.

ANDRÉ.

Ta mère a laissé échapper un mot compromettant sur cette jeune fille. Elle vient de rétracter ou d'expliquer ce mot, mais en ce qui regarde l'honneur et la réputation d'une femme, il faut que tout soit bien clair et bien net. C'est encore ton avis, n'est-ce pas ?

FERNAND.

Complètement.

ANDRÉ.

Ta mère vient de me jurer qu'elle avait parlé étourdiment et qu'elle ne sait absolument rien sur mademoiselle Brissot, sinon qu'elle t'a aimé beaucoup. Tu respectes ta mère et tu ne l'entretiens pas de tes amours, tu as raison ; aussi cet amour-là peut-il avoir été plus loin que ta mère ne le sait, et il n'y a que toi qui le saches. Si mademoiselle Brissot a commis une faute, ce n'est qu'avec toi qu'elle a pu la commettre La réponse que tu vas me faire ne sera jamais connue que de moi et de ta mère, je t'en donne ma parole d'honneur la plus sacrée. Ta mère gardera ce secret aussi religieusement que moi, j'en suis sûr, car tout cela est grave et sérieux. Il pourrait y avoir déshonneur pour les uns,

mort pour d'autres. Si mademoiselle Brissot a été ta maîtresse, tout est dit, car il n'y a aucune raison pour que j'épouse ta maîtresse, n'est-il pas vrai ? Les choses resteront comme elles sont. Je ne lui parlerai pas plus de mon amour que je ne lui en ai parlé jusqu'à présent. Ma sœur devenant ta femme et ne retournant pas au couvent, mademoiselle Brissot n'aura pas à sortir d'ici. Brissot restera mon régisseur, vivant chez moi comme il y vit, dans un pavillon particulier, avec sa femme et sa fille. Il n'y aura de préjudice matériel pour aucune de ces trois personnes. Je voyagerai jusqu'à ce que j'oublie. Si mademoiselle Brissot est innocente, et, pour que j'en sois convaincu, ton affirmation me suffira, je la demande immédiatement à ses parents, et, si elle m'agrée, je l'épouse. Consens-tu à me répondre?

FERNAND.

Je suis prêt.

ANDRÉ.

Tu as aimé mademoiselle Brissot?

FERNAND.

Comme un garçon de vingt ans aime, ou croit aimer une jeune fille à côté de laquelle il a toujours vécu. Elle se trouve être tout naturellement la première à laquelle il puisse communiquer ses premières émotions qu'il prend sincèrement pour celles de l'amour. Amour des petits cousins pour leurs petites cousines.

ANDRÉ.

Alors, quand tu as cessé d'aller dans la maison de ses parents, tu avais bien le droit de ne plus y aller. Tu n'emportais pas de remords. Tu ne laissais pas de honte?

FERNAND.

Je n'emportais d'autres remords que ceux du grand

chagrin que je laissais, car Denise avait pris au sérieux ce qui ne l'était pas pour moi.

ANDRÉ.

Bref, tu n'as jamais été son amant?

FERNAND, sans hésitation.

Jamais.

ANDRÉ.

Tu le jures?

FERNAND.

Je le jure.

ANDRÉ.

Sur l'honneur?

FERNAND.

Sur l'honneur.

ANDRÉ.

C'est bien. Maintenant je n'ai plus affaire qu'à ses parents et à elle; à tout à l'heure.

Il sonne.

MADAME DE THAUZETTE, à Fernand, bas.

Tu as bien dit toute la vérité?...

FERNAND, un peu plus haut, comme s'il ne craignait pas d'être entendu d'André.

Toute la vérité.

MADAME DE THAUZETTE, en sortant, à elle-même, après avoir regardé son fils, qui est très calme, très souriant.

Je ne sais pas pourquoi j'ai peur.

Elle sort après Fernand.

ANDRÉ, au domestique qui entre.

Voulez-vous dire à M. et à Madame Brissot que je désire leur parler.

LE DOMESTIQUE.

M. Brissot est là, dans cette chambre.

ANDRÉ.

Alors, ne prévenez que Madame.

Le domestique sort.

SCÈNE IV

ANDRÉ, puis BRISSOT, puis MADAME BRISSOT.

ANDRÉ va ouvrir la porte de la chambre où est Brissot

Mon cher Brissot.

BRISSOT, entrant.

Monsieur le comte.

ANDRÉ.

J'ai besoin de causer encore avec vous.

BRISSOT.

A vos ordres.

ANDRÉ.

Seulement, attendons madame Brissot que je me suis permis de faire demander et qui doit prendre part à la conversation. (Madame Brissot entre.) La voici ! Ma chère madame Brissot, j'ai une communication très délicate à vous faire ainsi qu'à M. Brissot. Asseyez-vous donc. Dans l'intimité où nous vivons depuis quelque temps ensemble, nous avons appris à nous connaître ; depuis que j'ai perdu mes chers parents, vous êtes les deux premières personnes en qui j'ai cru quelquefois retrouver leur image.

BRISSOT, ému.

Monsieur le comte.

ANDRÉ.

Alors je me suis mis à chercher un moyen pour que vous fussiez réellement mon père et ma mère, et ce moyen, je l'ai trouvé bien facilement. J'aime votre fille, je l'aime profondément; j'en suis sûr après m'être bien interrogé. J'ai l'honneur de vous demander sa main.

BRISSOT, très simplement.

Ma fille, Denise, votre femme, monsieur le comte, c'est impossible.

ANDRÉ.

Pourquoi?

BRISSOT.

Mais, monsieur le comte, nous ne sommes pas de votre monde, nous sommes de pauvres gens.

ANDRÉ.

Vous êtes de braves gens.

BRISSOT.

Je suis à votre service, nous demeurons chez vous, on dira...

ANDRÉ.

Que voulez-vous qu'on dise?

BRISSOT.

Que nous avons surpris votre confiance.

ANDRÉ.

Suis-je donc un enfant? ne sais-je pas ce que je fais? Ne suis-je pas maître de mes actions? A qui ai-je des comptes à rendre, dans ce monde?

BRISSOT.

Et ce n'est pas tout : Denise, je vous l'ai dit ce matin même, a dû épouser...

ANDRÉ.

Elle a aimé Fernand avec qui je viens d'avoir à ce sujet, devant sa mère, l'explication la plus nette, la plus franche, toute à l'honneur de votre fille. — Votre consentement, mon cher Brissot, n'engage en rien mademoiselle Denise. Il me restera toujours à obtenir le sien. Je ne vous demande en ce moment que le droit de lui faire connaître et mes sentiments et mes espérances.

BRISSOT.

Tout dépend d'elle, en effet. Quant à moi, monsieur le comte, que voulez-vous que je vous dise, sinon que je suis le plus ému, le plus étonné, le plus heureux des hommes. Si j'ai été vraiment un honnête homme, comme j'y ai tâché, si nous avons été des braves gens, comme vous le dites, si nous avons eu beaucoup d'épreuves et de chagrins, nous en sommes bien dédommagés. (Il essuie ses yeux.) N'est-ce pas, Jeanne ?

MADAME BRISSOT, qui a fait depuis le commencement de cette conversation tous ses efforts pour se contenir, d'une voix saccadée.

Oui, oui.

BRISSOT.

Qu'est-ce que tu as?

MADAME BRISSOT.

Un si grand honneur! madame de Thauzette me l'avait cependant fait entrevoir. Il paraît qu'elle connaissait vos intentions, monsieur le comte?

ANDRÉ.

En avez-vous déjà parlé à mademoiselle Brissot?

MADAME BRISSOT.

Oui, sans rien affirmer, madame de Thauzette pouvait s'être trompée.

ANDRÉ.

Avez-vous pu pressentir les dispositions de votre fille?

MADAME BRISSOT, très émue.

Je lui parlais de cela quand on est venu me chercher de votre part; elle n'avait pas encore eu le temps de me répondre. Je me suis doutée que c'était d'elle que vous vouliez me parler. Elle est là, dans cette chambre. Brissot va l'appeler et nous vous laisserons ensemble; n'est-ce pas, Brissot, il vaut mieux que ce que M. le comte va lui dire soit dit sans que nous soyons là? Elle est timide, renfermée; devant nous, elle ne répondrait peut-être pas comme elle doit répondre. En tout cas, monsieur le comte, soyez bien assuré et n'oubliez jamais que nous sommes tous prêts à mourir pour vous.

Elle lui prend les mains en pleurant et veut les lui baiser.

ANDRÉ.

Que faites-vous?

Il lui serre tendrement les mains.

MADAME BRISSOT, à Brissot.

Va, Brissot, va prévenir Denise, et qu'elle décide tout de suite de son sort. Va, va!

BRISSOT va à la porte de la chambre que madame Brissot a désignée et l'ouvre après avoir regardé une ou deux fois sa femme avec étonnement. Appelant :

Denise.

DENISE, de la coulisse

Mon père.

Elle entre.

BRISSOT.

Viens, M. le comte veut te parler.

Il sort à gauche.

Denise, après avoir embrassé son père, va à sa mère qu'elle embrasse plus profondement, plus longtemps, et d'une étreinte plus intime. Madame Brissot sort a droite.

SCÈNE V

DENISE, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Votre père et votre mère autorisent la conversation que nous allons avoir, Mademoiselle. Ils me permettent de vous dire que je vous aime, et de vous le dire, comme je le sens depuis longtemps déjà, du plus profond de mon cœur. Ils vous laissent seule maîtresse de votre décision.

DENISE.

Je connaissais cet amour.

ANDRÉ.

Votre mère vous en parlait à l'instant, m'a-t-elle dit.

DENISE.

Je le connaissais avant qu'elle m'en parlât. Malgré toute votre réserve, malgré toute votre délicatesse, vous n'aviez pu me le cacher. Je me sentais aimée discrètement, respectueusement, par un honnête homme, et j'en étais aussi fière, aussi heureuse qu'il est possible de l'être.

ANDRÉ.

Alors, vous m'aimiez aussi un peu... secrètement.

DENISE.

Si c'est aimer que de reconnaître et d'admirer l'élévation et la noblesse d'un homme, de le placer dans son cœur et sa pensée au-dessus de tous les autres, et d'être, sans aucun espoir de récompense, aussi prête à lui con-

sacrer toute sa vie, minute par minute, qu'à mourir tout à coup pour lui épargner une douleur du corps ou de l'âme, si c'est là aimer, oui, je vous aime, Monsieur, et jamais homme n'a été plus, n'a été autant aimé que vous. Vous nous avez recueillis, vous nous avez sauvés de la misère, du désespoir, du mépris des heureux et des insultes des méchants. Oh! oui, je vous aime et je vous le dis bien vite, puisque vous me le demandez, car si je mourais aujourd'hui, — nul ne sait s'il verra la fin de la journée, — je mourrais désespérée que vous ne l'ayiez pas su.

ANDRÉ.

Alors, vous serez ma femme.

DENISE.

Non.

ANDRÉ.

Pourquoi?

DENISE.

Parce que je suis de celles qui aiment, je ne suis pas de celles qu'on épouse. Je ne me marierai jamais. Donnons-nous la main, regardons-nous bien en face, lisons-nous bien jusqu'au fond de l'âme, et restons comme deux camarades, comme deux frères, sachant qu'ils peuvent compter absolument l'un sur l'autre. Le voulez-vous?

ANDRÉ.

Vous avez donc bien aimé Fernand?

DENISE.

Apparemment, puisque je ne me crois plus le droit d'en épouser un autre.

ANDRÉ.

Et vous l'aimez encore?

DENISE.

Oh! non!

ANDRÉ.

Je connaissais cet amour, et jugez de la puissance du mien, je vous le pardonne.

DENISE.

Le pardon! Voyez-vous déjà le mot qui pèserait éternellement sur notre bonheur, si j'étais assez folle pour y croire? Et ce mot, en vous venant aux lèvres malgré vous, a rétabli subitement la distance qui nous séparait tout à l'heure encore et que j'ai franchie trop vite, paraît-il? Mais c'est tout ce que vous aurez à me pardonner, Monsieur le comte; adieu.

ANDRÉ.

Ah! ne vous éloignez pas, je vous en supplie! vous n'avez pour moi que de la reconnaissance et de l'amitié, avec ces sentiments-là, on peut rester auprès d'un homme, il n'est ni dangereux, ni gênant. Vous pouvez donc rester dans cette maison avec votre père et votre mère.

DENISE.

Mademoiselle votre sœur part demain. Je n'ai plus de raisons, surtout après la conversation que nous venons d'avoir, de rester ici quand elle ne doit plus y être.

ANDRÉ.

Marthe ne part plus, du moins jusqu'à son mariage; et quand elle sera mariée, c'est moi qui partirai, et pour très longtemps.

DENISE.

Votre sœur se marie?

ANDRÉ.

Avec Fernand.

DENISE.

Avec M. de Thauzette?

ANDRÉ.

Oui.

DENISE.

Vous avez consenti? A quel propos avez-vous fait cela?

ANDRÉ.

C'est à vous maintenant de me pardonner. Mais je vous aimais tant. Comme je voulais absolument savoir la vérité sur vous et que lui seul pouvait me la dire, je lui ai demandé, moi, en lui jurant que ni vous ni personne n'en sauriez jamais rien, je lui ai demandé devant sa mère... s'il pouvait me jurer...

DENISE.

Oh! dites les mots!... qu'il n'avait jamais été mon amant.

ANDRÉ.

Oui.

DENISE.

Et alors?...

ANDRÉ.

Il a juré.

DENISE.

Ah! le misérable! je le reconnais bien là.

ANDRÉ.

Que voulez-vous dire?

DENISE.

Qu'il a voulu vous voler votre sœur et votre fortune, et votre bonheur, et le repos et la dignité de votre vie à tous deux. M. de Thauzette vous a menti, menti impudemment, et sans doute il a cru être chevaleresque Ces

mensonges-là, c'est l'honneur des hommes qui ont volé l'honneur des femmes! — Ah! tant qu'il ne s'est agi que de moi, j'ai pu étouffer mon secret dans le fond de mon cœur! j'ai pu me sacrifier sans rien dire, comme je viens de le faire tout à l'heure et par amour pour mon père qui ne sait rien et par amour et par respect pour vous qui êtes le plus noble des hommes; mais du moment qu'il s'agit de votre sœur que vous m'avez confiée, de cette pure et innocente enfant, de l'innocence et de la pureté de laquelle on abuse jusqu'à la rendre insoumise envers vous et ingrate envers moi, je dis tout. J'ai été la maîtresse de cet homme. Comment une fille comme moi a-t-elle pu se dégrader à ce point? j'ai cru être héroïque! La veille de son duel avec M. de Fulvières, de ce duel où vous étiez son témoin, il m'avait tout raconté. Avait-il son but? Je n'ai pu résister au désir de le voir, peut-être pour la dernière fois. Il pouvait être tué le lendemain. J'étais irréprochable, je le jure, et comme je l'assurais de mon amour, il m'a demandé, en m'appelant sa femme, la preuve de cet amour, pour le faire plus fort contre son adversaire, pour avoir une raison de vivre. J'ai joué toute ma vie sur mes craintes pour la sienne. Il a survécu, il a même failli tuer un honnête homme, il m'a abandonnée. Ah! le lâche! Ah! l'infâme!

ANDRÉ.

Plus bas, plus bas!

DENISE.

Eh! que m'importe maintenant! Ma vie est finie après un pareil aveu. Si mon père m'entend, eh bien! il me tuera. Le grand malheur! Heureusement, il n'a rien su autrefois; il ne m'a pas tuée, il y a quatre ans, et aujourd'hui je puis sauver votre sœur. Oh! le misérable! le misérable Que ça me fait du bien de pouvoir le crier devant quelqu'un. Quatre ans que j'étouffe, quatre

ans que nous nous regardons en silence, ma mère et moi, sans oser nous parler du passé. Ma pauvre mère à laquelle j'ai été forcée de tout avouer, dont les cheveux sont devenus tout blancs en quelques jours. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

Elle se laisse tomber sur une chaise et sanglote, la tête dans ses deux mains.

ANDRÉ.

Vous savez, n'est-ce pas, que ce secret est à jamais enseveli au plus profond de mon cœur.

DENISE.

Mais oui, je le sais ; vous n'êtes pas de ceux qui ont besoin de dire ces choses-là. Mais ce n'est pas tout. S'il s'en était tenu à cet abandon, tant pis pour moi. Je n'avais qu'à me défendre. Il ne m'a pas épousée avant, pourquoi m'aurait-il épousée après ? Nous savons toutes que c'est comme ça, et nous tombons tout de même. Nous n'avons pas d'excuses. On nous méprise ; on nous repousse, on fait bien, et l'homme qui nous a vues si faibles avec lui n'a pas de raison de croire à notre vertu avec d'autres. Mais l'innocent, celui qui n'a rien fait de mal, celui-là, on l'aime, on le protège, on ne l'abandonne pas, on a pitié de lui, on se souvient, ne fût-ce qu'un moment, qu'il vient du fond de vos entrailles. Quand la femme qui va être mère vous apprend ce malheur dont elle accepte toutes les conséquences, on ne l'épouse pas, c'est convenu, mais on la soutient, on la console, on lui promet assistance, on est là quand elle va donner la vie à votre enfant et qu'elle peut en mourir ; on ne se sauve pas comme un voleur ; on ne la laisse pas se débattre toute seule dans la honte, dans la douleur et dans l'épouvante ! Oh ! cette petite chambre de village, cette nuit d'hiver, ces larmes de ma mère, ce premier cri de cet enfant !... Il y a encore de bonnes gens. Ma mère avait écrit à une vieille amie, en l'appe-

lant pour un malheur secret. Elle est venue, elle nous a emmenées avec elle; mon pauvre père ne se doutait de rien, il ne me croyait que malheureuse et mourante. Comment aurait-il soupçonné une fille qu'il adorait, à laquelle il n'avait donné que des exemples d'énergie, de droiture et de probité ? — Eh bien, voilà ! c'est fini, vous savez tout, vous n'allez pas donner votre sœur à cet homme-là.

ANDRÉ.

Et cet enfant, qu'est-il devenu?

DENISE.

Ah! oui, c'est juste. Vous m'aimez, vous voulez tout connaître, pour souffrir davantage et pour m'aimer moins. L'enfant, notre vieille amie, — elle est morte depuis, — l'enfant, elle l'a amené à Paris sans nous, il ne fallait pas qu'on nous rencontrât jamais avec lui. Il y a des mères qu'on ne doit pas voir à côté de leur enfant, c'est défendu. Tu as aimé, tu as été confiante, tu es devenue mère, c'est un crime, c'est comme ça! (Avec un cri de colère et de révolte.) Ah! — Il était à quelques lieues de Paris, chez une nourrice; nous allions le voir de temps en temps, ma mère et moi; ma mère cachait ses beaux cheveux blancs sous des cheveux noirs et moi les miens sous des cheveux roux pour ressembler à la première fille venue. Il était beau; il avait déjà un an; il nous reconnaissait quand nous arrivions; il avait l'air de comprendre, il nous souriait, il faisait aller ses petites mains et ses petits pieds. Nous donnions tout ce qu'il fallait; mais cette nourrice, elle ne l'aimait pas; il n'était pas soigné comme par sa mère. Elle n'avait que de la curiosité, cette femme, elle aurait voulu savoir pour gagner davantage. Chacun son intérêt. Alors il est mort. Il me regardait en mourant, ce pauvre petit. Maman et moi, nous l'avons bien embrassé, bien habillé tout en blanc,

puis nous l'avons couché dans son dernier berceau avec des roses et tous ses petits jouets, et nous l'avons accompagné jusqu'au bout. Il n'y avait que nous, on nous regardait. Il est dans le cimetière de Colombes. Depuis que nous sommes ici, nous n'avons pas pu y aller, mais il a toujours des fleurs. Le jardinier en a soin, c'est un bon homme. Et puis un seul nom sur la pierre, un nom de baptême, Jean, le nom de maman. (Elle pleure en tournant machinalement son mouchoir entre ses mains et, voyant qu'André pleure :) Vous pleurez! merci. Il n'y a que vous et maman qui ayez jamais pleuré avec moi.

Elle lui prend la main et se laisse tomber dans ses bras.

BRISSOT, qui est entré sur ces derniers mots, se contenant tant qu'il peut. A Denise.

Va-t'en!

DENISE, tombant à genoux, en attendant qu'il la frappe.

Mon père!

BRISSOT, d'une voix sourde et de plus en plus menaçante.

Va-t'en! va-t'en!

Denise se précipite vers la porte avec le geste d'une résolution désespérée. André se jette entre elle et la porte, et la retient.

ANDRÉ.

Où allez-vous?

BRISSOT.

Je vous demande pardon, monsieur le comte, d'avoir introduit dans votre maison des gens comme nous, mais je ne savais pas, j'ignorais. Voulez-vous bien accompagner mademoiselle jusqu'auprès de sa mère. Inutile qu'il y ait plus de drames qu'il n'y en a. Je vais mettre en ordre tous les papiers dont vous aurez besoin quand je ne serai plus ici. Allez, monsieur le comte, allez, je vous en prie.

André sort avec Denise.

SCENE VI

BRISSOT seul, puis FERNAND.

Scène muette pendant laquelle il range des papiers. On voit qu'il a de la peine à rassembler ses idées. Il passe de temps en temps la main sur son front. Enfin, il se laisse tomber sur la chaise qui est devant la table, prend sa tête dans ses mains et pleure silencieusement ; puis il redresse résolument la tête, prend la plume et écrit des notes sur les papiers qu'il a rangés. Fernand entre et, le croyant tout simplement occupé à écrire, se dirige vers le meuble où Marthe lui a dit de mettre sa bague. Il ouvre le tiroir : au bruit qu'il fait en le fermant, Brissot se retourne

BRISSOT.

Ah ! c'est toi !

FERNAND, qui a pris un livre pour se donner une contenance.

Oui.

BRISSOT.

Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

FERNAND, voyant l'air étrange de Brissot, et s'approchant de lui :

Qu'avez-vous ?

BRISSOT, qui s'est levé.

Tu le demandes? Alors, tu as possédé ma fille sans être son époux et tu l'as rendue mère sans l'épouser. Ah ! ah ! (Il saisit Fernand de ses deux mains par les côtes et le serre si violemment qu'on sent qu'il étouffe.) Tu as tenu ma fille, ma fille dans tes bras. Sors des miens maintenant ! (Il couche Fernand sur le canapé, lui met le genou sur la poitrine et le prend à la gorge pour l'étrangler.) Misérable !

FERNAND, pouvant à peine parler.

Je ne me défendrai pas. Vous m'aurez assassiné.

BRISSOT, le lâchant d'une main, le faisant relever de l'autre.

C'est vrai. Va dire à ta mère qu'elle a une heure pour venir me demander la main de ma fille. Si elle n'est pas venue dans une heure, n'importe où tu seras, je te tue. Va.

Fernand sort à reculons. Brissot reste en scène et marche fiévreusement.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

BRISSOT, MADAME BRISSOT.

MADAME BRISSOT, assise et pleurant pendant que Brissot se promène avec agitation dans la chambre.

Que voulais-tu que je fisse?

BRISSOT.

Ce que vous deviez faire, du moment que vous saviez la vérité : me la dire, parce que j'étais le père, le chef de la famille, celui qui doit tout savoir parce qu'il est responsable de tout.

MADAME BRISSOT.

Cette vérité, c'était elle qui me l'avait avouée; c'était son secret. Je n'avais pas le droit de la trahir.

BRISSOT.

Il valait bien mieux me trahir, moi.

MADAME BRISSOT.

Ce n'était pas ta colère qu'elle redoutait, c'était ta douleur. Elle t'aime tant. Elle espérait que tu ignorerais toujours. Savions-nous ce que tu aurais fait?

BRISSOT.

Cela ne vous regardait pas. J'étais seul juge de ce que j'avais à faire.

MADAME BRISSOT.

Elle préférait se tuer.

BRISSOT.

Elle eût mieux fait.

MADAME BRISSOT.

Brissot!

BRISSOT.

Croyez-vous que je n'aimerais pas mieux avoir eu à la pleurer que d'avoir à la maudire.

MADAME BRISSOT.

Ce n'est pas elle qui est coupable, c'est lui.

BRISSOT.

C'est elle la coupable, la triple coupable. Lui, ne déshonorait pas son nom déjà compromis et déconsidéré par sa mère, par son père et par lui-même; il ne trahissait pas la tendresse et la confiance de parents honorables comme nous. Il continuait la tradition des vices de sa famille; il faisait son métier d'oisif sans morale, et de libertin sans scrupule, pour lequel le monde a tant d'excuses; mais elle, elle mentait bassement, lâchement tous les jours, aux honnêtes gens qui l'entouraient. Quand le matin, avant d'aller à mon travail, je posais mes lèvres sur son front avec tout ce qu'il y avait de pur en moi, ce front était souillé; quand le soir elle me quittait et que je l'embrassais tendrement, croyant qu'elle allait se reposer du labeur d'une journée honnêtement remplie, elle allait rêver de son amant. Ah! ne me parlez plus d'elle!

MADAME BRISSOT.

C'est un grand malheur.

BRISSOT.

Tu appelles cela un malheur, toi ?

MADAME BRISSOT.

Enfin, tu ne me dis plus *vous*. Que veux-tu ? Elle aimait.

BRISSOT.

Voilà vos raisons, à vous autres femmes. Elle aimait et tout est dit. Est-ce qu'aimer empêche le respect de soi. Nous nous aimions aussi, nous; si j'avais été assez malhonnête homme pour te demander d'être ma maîtresse, que m'aurais-tu répondu?

MADAME BRISSOT.

J'aurais fait comme elle, puisque je t'aimais

BRISSOT.

Voilà jusqu'où peut aller une mère pour disculper sa fille.

MADAME BRISSOT.

Vous autres hommes, vous ne comprenez rien au cœur des femmes. Est-ce parce que vous êtes incapables de vous sacrifier complètement pour elles que vous leur faites un crime de se perdre pour vous? Enfin, que veux-tu, ce qui est fait est fait; Dieu lui-même voudrait que cela n'eût pas été qu'il n'y pourrait rien. Tu souffres; c'est cette souffrance que nous voulions t'épargner, et nous n'en souffrons que davantage, Denise et moi, et depuis quatre ans! Nous croyions cependant avoir épuisé la douleur jusqu'à la dernière amertume. Il parait que ça n'est pas assez. Recommençons. J'y gagne quelque chose, c'est de ne plus étouffer avec ce secret dans la tête et ce fardeau sur le cœur. Il y avait des

moments où je ne pouvais plus aller. Tu es le maître, ordonne, commande tout ce que tu voudras; nous ferons tout ce que tu nous diras de faire. Si nous ne le pouvons pas, si c'est au-dessus de nos forces, eh bien, nous mourrons et cette fois ce sera fini, il faut l'espérer. Quand on voit la vie telle que Dieu la fait quelquefois, il n'y a vraiment plus qu'à le remercier d'avoir fait la mort.

BRISSOT.

Madame de Thauzette tarde bien.

MADAME BRISSOT.

Ainsi tu veux absolument que Denise épouse cet homme?

BRISSOT.

Est-ce qu'elle refuserait?

MADAME BRISSOT.

Mais non; puisque je te dis qu'elle est prête; que nous sommes prêtes à tout; mais elle va être bien malheureuse.

BRISSOT.

Tant pis pour elle.

MADAME BRISSOT.

Elle le hait et le méprise, cet homme.

BRISSOT.

Il ne fallait pas l'aimer.

MADAME BRISSOT.

Tu es bien heureux de n'avoir jamais fait assez de mal dans ta vie pour pouvoir être impitoyable, même avec ta fille. Moi non plus, je n'ai rien à me reprocher; voilà quatre ans que je souffre ce que tu souffres depuis une demi-heure; il ne m'en reste pas moins de la miséricorde pour elle, et, s'il le fallait, j'en aurais encore pour d'autres.

BRISSOT.

Je ne sais qu'une chose : quand un homme a déshonoré une fille, il n'y a que le nom de cet homme qui puisse rendre l'honneur à cette fille.

MADAME BRISSOT.

Elle pourrait vivre dans une retraite absolue.

BRISSOT.

Il n'y a pas de retraite absolue où un homme ne pénètre. Quelle retraite plus sacrée que le toit paternel? et un homme a profané ce toit.

MADAME BRISSOT.

Un couvent, cloîtré, où je ne pourrai la voir qu'à travers une grille.

BRISSOT.

Et lui, il redeviendra libre; il pourra faire d'autres victimes, se marier, être aimé et considéré peut-être. Il faut pour tant qu'il soit châtié à son tour. C'est eux qui ont volontairement forgé leur chaîne, qu'ils la portent ensemble.

MADAME BRISSOT.

Mais enfin, si tu sais tout cela, c'est qu'elle l'a bien voulu et qu'elle a obéi au sentiment le plus noble et le plus généreux pour que la sœur de notre bienfaiteur ne fût pas mariée à ce coquin. Ce qu'elle a fait est admirable. Elle n'avait qu'à se taire; elle pouvait laisser Marthe épouser Fernand; elle pouvait épouser M. de Bardannes; tu n'aurais rien su, et, à cette heure, tu la bénirais.

BRISSOT.

Où en es-tu qu'une pareille idée puisse te passer par l'esprit. Ainsi, après s'être jouée de son honneur, du

nôtre, elle aurait volé celui de l'homme à qui nous devons tout. C'est déjà bien assez qu'elle se soit trouvée à côté de sa sœur.

MADAME BRISSOT.

Elle s'est bien acquittée en la sauvant.

BRISSOT.

Veux-tu que je te dise à quoi tu penses en ce moment? Tu voudrais qu'elle gardât sa liberté, parce que M. de Bardannes l'aime et tu te dis qu'il serait peut-être assez grand, assez généreux, assez fou pour l'épouser tout de même. Voilà ce que tu rêves, déjà. Eh bien, moi, je ne veux pas. Je ne paierai pas de ma complicité à un pareil calcul tous les bienfaits que j'ai reçus. Si nous n'entendons rien au cœur des femmes, vous n'entendez rien à l'honneur des hommes. Je ne suis pas de ceux qui font payer aux innocents les fautes des coupables. Elle épousera son amant, et M. de Bardannes, s'il veut se marier, épousera une honnête fille. C'est le moins qu'on lui doive. J'ai dit.

MADAME BRISSOT.

Dieu a eu bien raison de faire le cœur des mères; le cœur des pères n'aurait vraiment pas suffi.

BRISSOT.

Puisque madame de Thauzette ne vient pas, je vais la trouver.

Madame de Thauzette entre

SCÈNE II

Les Mêmes, MADAME DE THAUZETTE, puis DENISE, ANDRÉ et THOUVENIN.

Madame de Thauzette entre vivement et, une fois dans la chambre, elle s'essuie les yeux. Elle a pleuré et ne veut plus pleurer.

BRISSOT.

J'allais au-devant de vous, Madame, ne vous voyant pas venir.

MADAME DE THAUZETTE

Je ne suis pas en retard. Il n'y a pas une heure. Mais j'avais besoin de causer sérieusement avec mon fils, et de façon qu'il ne puisse y avoir dorénavant aucun malentendu entre nous. Je vous jure, Brissot, que j'ignorais ce qui s'est passé. Fernand a été très coupable; mais il était bien jeune : je l'ai trop aimé. Ce n'est pas une raison pour me le tuer. (Les larmes la gagnent de nouveau.) Vous me l'avez renvoyé meurtri, respirant à peine. Il aurait pu se défendre, il ne l'a pas fait.

BRISSOT.

Il a eu tort : ce serait fini maintenant.

MADAME DE THAUZETTE.

Il attend dans ma chambre le résultat de notre entrevue. Dès que je l'en aurai informé, il partira. Sa place n'est plus ici... Mais soyez tranquille, il fera ce que vous exigez. Il ne se dérobera pas à ses obligations.

BRISSOT, à madame Brissot.

Va prier M. de Bardannes et M. Thouvenin de vouloir bien assister à la conversation que nous allons avoir.

Madame Brissot sort.

MADAME DE THAUZETTE.

Je comprends que vous fassiez venir Denise, bien que sa présence soit presque aussi pénible pour moi que pour vous, mais qu'est-ce que M. de Bardannes et M. Thouvenin ont à voir dans toute cette affaire.

BRISSOT.

Ils ont à être temoins de ce qui va se passer entre nous et qui est chose très sérieuse, de façon que, le jour où l'engagement que vous allez prendre ne serait pas tenu, comme je tiendrais, moi, celui que j'ai pris, ces deux hommes pourraient déclarer que je n'ai fait que ce que j'avais le droit de faire.

MADAME DE THAUZETTE.

J'ai à vous prévenir que je n'ai que peu de fortune. Je ne pourrai donner à mon fils qu'une très modeste pension.

BRISSOT.

Tant mieux; il sera forcé de travailler, ce qu'il aurait dû faire plus tôt. Quant à sa femme, elle travaillait; elle reprendra ses habitudes d'autrefois.

MADAME DE THAUZETTE.

Quand il sera marié, je ne réponds plus des suites d'un mariage contracté dans de pareilles conditions.

BRISSOT.

J'en réponds, moi. Tant que je vivrai, votre fils se conduira bien et je vivrai encore quelque temps, du moment que je ne suis pas mort il y a une heure. (André et Thouvenin entrent.) Je vous demande pardon, Messieurs, de m'être permis de vous déranger, mais je tiens absolument à ce que vous soyez témoins tous les deux de ce qui va se passer ici. (Denise entre d'un autre côté avec sa mère.) Monsieur le comte, vous m'avez fait l'honneur de me

demander la main de mademoiselle Brissot. Elle vous a avoué ce qu'elle n'avait jamais cru devoir me dire à moi, qu'elle n'était plus libre. Vous reprenez donc votre parole, monsieur le comte, comme je reprendrais la mienne, si j'étais à votre place. C'est avec M. de Thauzette que mademoiselle Brissot avait pris des engagements secrets, et madame de Thauzette vient réclamer des droits de priorité et me demander pour son fils la main de ma fille. (A madame de Thauzette.) Est-ce vrai, Madame?

MADAME DE THAUZETTE.

C'est vrai. Mon cher Brissot, j'ai l'honneur de vous demander, ainsi qu'à mon amie madame Brissot, la main de votre fille pour mon fils.

MADAME BRISSOT, bas, à Denise.

Du courage.

DENISE.

J'en aurai.

BRISSOT.

C'est bien au nom de votre fils, Madame, que vous engagez votre parole.

MADAME DE THAUZETTE.

En son nom et sans aucune réserve.

BRISSOT.

A quelle époque désirez-vous que le mariage se fasse?

MADAME DE THAUZETTE.

Quand il vous plaira.

BRISSOT.

Le temps de remplir les formalités nécessaires.

MADAME DE THAUZETTE.

Soit. Ici ou à Paris?

BRISSOT.

Mademoiselle Brissot va partir immédiatement avec sa mère. Le mariage se fera à Paris, très publiquement.

MADAME DE THAUZETTE.

A Paris, très publiquement... Mademoiselle Brissot est consentante?

DENISE, d'une voix ferme.

Oui, Madame.

BRISSOT.

Alors, nous n'avons plus rien à nous dire.

MADAME DE THAUZETTE, à Brissot.

Voulez-vous me donner la main?

BRISSOT.

Volontiers.

Il donne la main à madame de Thauzette et la salue froidement, mais respectueusement.

MADAME DE THAUZETTE, à madame Brissot.

Et vous, Jeanne?...

MADAME BRISSOT.

Moi aussi.

Les deux femmes se donnent la main

MADAME DE THAUZETTE.

Veux-tu m'embrasser, Denise?

DENISE.

Oui, Madame.

Elle tend son front à madame de Thauzette qui l'embrasse franchement.

MADAME DE THAUZETTE.

Puisque les évènements ont tourné de cette façon, je t'assure que je ferai tout mon possible pour que tu sois heureuse.

DENISE.

Et moi, Madame, je saurai reconnaître tout ce que vous ferez pour moi.

BRISSOT, à sa femme et à sa fille.

Vous pouvez vous retirer.

Denise et sa mère saluent le comte et Thouvenin. Le comte est très ému, mais il ne bouge pas.

THOUVENIN, s'approchant de Denise.

Voulez-vous me faire l'honneur de me donner la main, Mademoiselle.

DENISE, avec un élan.

Ah ! oui, Monsieur.

THOUVENIN.

Voulez-vous bien aussi m'accepter comme témoin de votre mariage, ainsi que M. de Bardannes qui voudra bien se joindre à moi, n'est-ce pas?...

Il regarde André.

ANDRÉ, très ému.

Certainement.

THOUVENIN, à Denise et à sa mère.

Et comme vous n'avez pas d'installation à Paris, Mesdames, et que j'en ai une très spacieuse, laissez-moi vous offrir l'hospitalité jusqu'au moment du mariage, et cela au nom de madame Thouvenin qui sera très heureuse de vous recevoir, et chez laquelle je vais vous conduire, car je vous demande la permission de vous accompagner à Paris.

MADAME BRISSOT.

Merci, Monsieur. Je ne puis pas vous dire combien je vous suis reconnaissante.

THOUVENIN.

Quand vous serez prêtes, Mesdames, vous me trouverez ici. Moi, je suis tout prêt.

MADAME BRISSOT.

Dans une demi-heure.

Madame Brissot et Denise sortent accompagnées par Thouvenin qui se retourne une dernière fois vers André, qui se contente de saluer.

BRISSOT, s'approchant de Bardannes. André lui donne la main.

Monsieur le comte, encore une fois pardon, n'est-ce pas?

ANDRÉ.

Embrassez-moi, mon cher Brissot.

BRISSOT.

Oh ! de grand cœur !... (Pleurant sur l'épaule d'André.) Ah !... je suis bien malheureux, allez...

ANDRÉ.

Moi aussi, je vous le jure. Il est entendu que vous restez ici avec moi.

BRISSOT.

Oui, puisque vous êtes assez bon pour le vouloir encore.

Il sort après avoir serré la main à Thouvenin et en pleurant malgré lui.

THOUVENIN, bas à madame de Thauzette.

Allez prévenir votre fils, et qu'il parte avant nous

MADAME DE THAUZETTE à André.

Dois-je prendre congé de Marthe?

ANDRÉ.

Certainement, mais ici. Je désire que ce soit de vous qu'elle reçoive l'explication qui lui est due. Soyez assez

bonne pour lui faire dire de venir vous retrouver quand le moment vous conviendra.

SCÈNE III

ANDRÉ, THOUVENIN.

André est assis sur le canapé. Thouvenin, pendant la scène précédente, s'est assis en face de la cheminée, a pris les pincettes et a tisonné. André, sans rien dire, s'essuie furtivement les yeux.

THOUVENIN.

Que vous avais-je dit, que tout moyen que vous emploieriez et qui ne serait pas celui que je vous conseillais, causerait des malheurs irréparables. Ça n'a pas été long. Cette fille est héroïque.

ANDRÉ.

Je vous remercie de ce que vous venez de faire pour elle.

THOUVENIN.

Je m'attendais à chaque instant à vous voir courir à elle et lui sauter au cou.

ANDRÉ.

Il faut se défier des surprises du cœur.

THOUVENIN.

C'est bon pour la politique, ces mots-là, mon cher. Bref, votre monde vous défend d'avoir de la clémence, n'en parlons plus, heureusement pour vous qu'il vous permet d'accepter les sacrifices. Alors vous allez laisser mademoiselle Brissot faire ce mariage qui va être le désespoir de toute sa vie.

ANDRÉ.

Qui vous dit cela ? Croyez-vous que les choses vont en rester là, entre M. de Thauzette et moi.

THOUVENIN.

Vous n'avez plus affaire à M. de Thauzette

ANDRÉ.

J'ai à lui demander raison.

THOUVENIN.

De quoi ?

ANDRÉ.

Du mensonge qu'il m'a fait.

THOUVENIN.

Quand ?

ANDRÉ.

Quand je l'ai constitué de ma famille, quand mon honneur était dans ses mains, quand je lui ai demandé la vérité sur mademoiselle Brissot, en lui jurant que cette vérité resterait entre nous deux. Il m'a menti effrontément.

THOUVENIN.

Et alors vous vous battrez avec M. de Thauzette ?

ANDRÉ.

Et je le tuerai. Mademoiselle Brissot ne l'épousera pas ; nous serons quittes.

THOUVENIN.

Vous le tuerez, ou il vous tuera. Admettons, cependant, que vous le tuiez, vous aurez tué le fils d'une femme que vous avez adorée, à ce point que, si elle était devenue veuve alors, plus âgée que vous, ayant plus d'une faute

dans sa vie, celle-là, vous l'auriez épousée tout de même. Folie de jeunesse ! Soit ! Et maintenant vous voudriez désespérer les dernières années de cette femme frivole, légère, galante, tout ce que vous voudrez, mais des légèretés et de la galanterie de laquelle vous avez profité, et qui a une vertu, son amour pour son fils. Et vous qui êtes si préoccupé de l'opinion, car en ce moment, il n'y a que cela qui vous empêche de suivre l'élan de votre cœur, vous laisserez dire que M. de Bardannes a tué le fils de son ancienne maîtresse, parce que ce fils avait été l'amant de sa maîtresse nouvelle, car il y aura toujours quelqu'un pour relier ce duel aux médisances du pays. Vous serez odieux si vous tuez ce Fernand ; vous serez ridicule s'il vous tue. Ce Fernand est un misérable, mais, une fois par hasard, il a fait ce qu'il devait faire. On ne divulgue pas le secret qu'on a avec une femme, à plus forte raison avec une jeune fille.

ANDRÉ.

Dans les circonstances où nous nous trouvions...

THOUVENIN.

Vous auriez fait comme lui.

ANDRÉ.

Non.

THOUVENIN.

Si ; je l'espère pour vous du moins. Si M. de Thauzette était venu vous demander, dans les mêmes conditions, si vous avez été l'amant de sa mère, le lui auriez-vous dit ? (Silence d'André.) Vous voyez bien. Ne remuons pas trop tout cela ; ce n'est pas net. La vérité, la vérité absolue, voulez-vous la savoir ? Ce n'est pas de mentir au risque de sa vie et de son honneur pour sauver la réputation d'une femme dont on a été l'amant, c'est de ne pas être l'amant

de cette femme ; c'est de respecter la première femme que l'on a connue et aimée, sa mère, dans toutes femmes que l'on rencontre ensuite, n'importe où on les rencontre ; c'est de ne pas les faire décheoir si elles sont en haut, c'est de ne pas les abaisser encore si elles sont en bas ; c'est de n'associer à sa vie et pour l'éternité qu'une seule femme, celle qu'on épouse et de n'avoir qu'une raison dans le mariage, l'amour. La voilà, la vérité. Tout ce qui prend ce nom et n'est pas cela a été inventé après coup pour les besoins d'une société plus ou moins élégante et dissolue. Cette vérité absolue n'est pas celle de M. de Thauzette, certes, mais elle n'est pas non plus la vôtre. Vous avez pris part, comme presque tous les hommes de votre monde, à l'immoralité de votre temps, vous n'en restez pas moins aussi implacable pour les fautes d'autrui qu'indulgent pour vos fautes à vous, et quand je viens vous dire : épousez cette fille qui a failli, qui a souffert, qui a expié, qui vient de vous donner la plus grande preuve d'estime, de confiance et d'amour qu'un être humain puisse donner à un autre être, l'immolation volontaire de son honneur, du bonheur et de l'amour de ses parents vénérés aux intérêts et à la dignité d'une jeune fille qui n'a d'autre titre à tant de sacrifices que d'être votre sœur ; quand je vous dis, épousez cette noble femme que vous aimez et qui vous aime, vous me répondez : défions-nous des surprises du cœur. Et vous vous croyez en pleine morale et en plein droit et vous vous dites : « Ces choses-là, c'est bon pour les Thouvenin qui sont peuple, mais non pour les Bardannes qui sont noblesse. » Vous avez un autre code que nous, mais vous n'avez pas une autre conscience. (Il le regarde en face.) Examinez-vous donc un peu. Qui a causé tous les malheurs présents ? C'est vous, je le répète. Qui a permis à madame de Thauzette, ce qui n'aurait jamais dû être, de voir mademoiselle Marthe à son couvent et de venir la

retrouver ici? C'est vous. Pourquoi avez-vous autorisé cette intimité, qui devait faire naître un calcul dans l'esprit de madame de Thauzette, réduite aux expédients, flanquée d'un fils taré dont aucune famille honorable ne veut? Parce que madame de Thauzette avait été votre maîtresse; que vous n'osiez pas lui refuser cette marque apparente d'estime dont vous ne pouviez prévoir les conséquences, croyant votre sœur bien garantie par les murs de son couvent et la surveillance des religieuses; parce que votre sœur s'ennuyait et que cela vous ennuyait d'aller la voir. Là-dessus madame de Thauzette vous demande la main de mademoiselle Marthe pour son fils. Vous la lui refusez et vous avez raison. Deux heures après, que faites-vous? Vous accordez votre consentement. Dites-moi que vous n'avez obéi alors qu'à l'affection que vous aviez pour votre sœur, à l'amour que vous aviez pour Denise, à l'indulgence qu'on peut avoir pour un camarade dont on connaît et dont on excuse les folies; Dites-moi cela, je me tais. Mais non, il y avait en vous un but caché, celui de connaître enfin une vérité que vous ne pouviez arriver à saisir; il y avait en vous la secrète espérance que, plutôt que de laisser s'accomplir ce mariage odieux entre votre sœur et ce chenapan, mademoiselle Brissot dirait tout, s'immolerait et que vous sauriez enfin tout ce que vous vouliez savoir. Vous l'avez fendu ce front impassible et adoré et il vous a livré son secret avec ses os, ses nerfs et son sang. Vous n'aviez pas le droit d'agir ainsi. Ou vous n'aimiez pas mademoiselle Brissot, et alors il fallait la laisser tranquille et ne pas lui arracher son secret, ou vous l'aimiez et alors tant pis ou plutôt tant mieux pour vous, vous voilà engagé avec elle pour toute la vie. Quand un homme a reçu d'une femme qu'il aime et dont il est aimé une confession aussi loyale et aussi touchante que celle que vous avez reçue tout à l'heure, quand cet homme et cette femme

ont pleuré ensemble sur la faute commise, cette faute est à jamais lavée. Elle n'est plus que le point de départ de la réhabilitation de l'une et de la magnanimité de l'autre. Il y aura désormais entre ces deux êtres un lien d'âme et de cœur que chaque jour rivera et fortifiera de plus en plus. Croyez-vous que vous allez maintenant rentrer dans la catégorie des jeunes gens à marier et que vous allez, par l'entremise d'un ami ou d'un notaire, faire demander la main d'une petite jeune fille qui vous aimera peut-être après le sacrement? Allons donc! Vous pouvez partir, vous pouvez aller au bout du monde, vous emporterez avec vous un souvenir qui ne vous quittera plus, et qui vous ramènera finalement aux pieds de cette vaillante amie. Dieu veuille que ce ne soit pas trop tard. Prenez-en votre parti, mon cher, vous voilà de la famille des véritables amants, de ceux que l'amour commence par éprouver et faire souffrir. Je vous défie de ne pas épouser mademoiselle Brissot. Bénie soit cette lutte où vous vous révoltez encore, mais dont vous sortirez triomphant et qui doit vous révéler ce qu'il y a de plus grand, ce qu'il y a de divin dans l'homme, la pitié et le pardon.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MARTHE, puis MADAME DE THAUZETTE.

MARTHE.

Madame de Thauzette vient de me faire dire qu'elle a à me parler ici?

ANDRÉ.

Oui, et la voilà qui vient te retrouver.

Madame de Thauzette entre.

MARTHE.

Tu parais très ému.

ANDRÉ.

Je le suis en effet.

MARTHE.

Est-ce à cause de moi ?

ANDRÉ.

Un peu, mais je te pardonnne. Je n'ai pas le droit d'être trop sévère. Cause avec madame de Thauzette. Et vous, mon cher Thouvenin, rendez-moi le service d'assister à cette conversation.

Il sort.

SCÈNE V

MADAME DE THAUZETTE, MARTHE, THOUVENIN, puis DENISE, BRISSOT, MADAME BRISSOT, ANDRÉ.

MARTHE.

Qu'y a-t-il ?

MADAME DE THAUZETTE

Allons droit au but. Quand les choses sont résolues, autant qu'elles se fassent franchement. Ma chère enfant, les projets de mariage que j'avais formés doivent, malheureusement pour moi, être considérés comme non avenus.

MARTHE.

M. de Thauzette reprend sa parole ?

MADAME DE THAUZETTE.

Non, mais c'est vous qui allez reprendre la vôtre..

MARTHE.

Comment cela, chère Madame?

MADAME DE THAUZETTE.

Vous avez prévenu Fernand, il me l'a répété, que, s'il ne vous disait pas la vérité sur quelque point que ce fût, vous ne le reverriez de votre vie.

MARTHE.

En effet.

MADAME DE THAUZETTE.

Eh bien, il vient de partir et vous ne le reverrez plus.

MARTHE.

Et sur quoi m'a-t-il trompée?...

MADAME DE THAUZETTE.

Sur le droit qu'il croyait avoir de disposer de lui.

MARTHE.

Comment ne sait-on pas si on a le droit de disposer de soi, quand on a l'âge de M. de Thauzette? Alors mon frère ne m'avait pas trompée, chère Madame, en me disant que monsieur votre fils était un malhonnête homme.

MADAME DE THAUZETTE.

Marthe!

MARTHE.

Ah! mais tout cela est sérieux, Madame. Il n'y a pas en question l'honneur seulement de M. de Thauzette qui est mort pour moi à partir de cette minute, il y a le mien et vous me devez une explication. Je suppose que mon-

sieur votre fils avait des engagements antérieurs avec une autre personne.

MADAME DE THAUZETTE.

Oui.

MARTHE.

Et avec qui ces engagements?

MADAME DE THAUZETTE.

Avec mademoiselle Brissot.

MARTHE.

C'est donc pour cela que vous me disiez de me défier d'elle. Et comment se fait-il que ces engagements, dont personne ne parlait, aient été révélés tout à coup?

MADAME DE THAUZETTE.

Denise les a fait connaître.

MARTHE

A qui?

MADAME DE THAUZETTE.

A votre frère.

MARTHE.

A quel moment?

MADAME DE THAUZETTE.

Je n'en sais rien.

THOUVENIN.

Au moment, Mademoiselle, où M. de Bardannes annonçait à mademoiselle Brissot qu'il avait accordé votre main à M. de Thauzette.

MARTHE.

Mon frère avait consenti à mon mariage!

MADAME DE THAUZETTE.

Oui

MARTHE.

Pourquoi si vite après son refus formel?

THOUVENIN.

Parce que, vous voyant si résolue, il préférait sans doute vous éviter le scandale dont vous l'aviez menacé.

MARTHE.

C'est vrai, j'allais faire ce scandale! Et, voyant cela, mademoiselle Brissot a revendiqué ses droits?

MADAME DE THAUZETTE.

Oui.

THOUVENIN.

Pardon, Madame, cela ne s'est pas passé ainsi. Mademoiselle Brissot a seulement appris à M. de Bardannes que M. de Thauzette, bien autrement engagé avec elle qu'il ne pouvait l'être avec mademoiselle de Bardannes, avait manqué à tous ses engagements d'honneur, sans doute parce que mademoiselle Brissot était sans fortune.

MADAME DE THAUZETTE.

J'ignorais ces engagements.

THOUVENIN.

Ce qui vous avait permis de vous opposer à ce mariage.

MARTHE.

Bref?

THOUVENIN.

Bref, M. Brissot ayant eu connaissance de ces engagements, qu'il ignorait encore plus que madame de Thauzette, a exigé que M. de Thauzette épousât sa fille.

MARTHE.

Et M. de Thauzette épouse Denise?

THOUVENIN.

Dans trois semaines.

MARTHE.

Et où est M. de Thauzette?

THOUVENIN.

Il vient de partir pour Paris.

MARTHE.

Et Denise?

THOUVENIN.

Elle va partir tout à l'heure.

MARTHE.

Avec son père et sa mère?

THOUVENIN.

Avec sa mère seulement.

MARTHE.

Et vous, Madame?

MADAME DE THAUZETTE.

Après cette conversation, je prendrai congé de vous.

MARTHE.

Et vous partirez avec Denise?

THOUVENIN.

Non, c'est moi qui accompagne ces dames.

MARTHE.

Tout cela avant le dîner. C'était pourtant une bonne occasion de dîner tous ensemble, de boire à la santé des uns et des autres, et d'annoncer ces fiançailles imprévues aux voisins qui dînent chez nous et pour lesquels je restais, moi. Et mon frère? que devient-il dans tout cela?

THOUVENIN.

Il part avec moi pour Odessa.

MARTHE.

Et moi ?

THOUVENIN.

Vous, Mademoiselle, vous venez avec nous, s'il vous est agréable de visiter la Russie méridionale qui est vraiment intéressante, ou vous retournez au couvent, si ce voyage ne vous agrée pas.

MARTHE.

Et puis c'est tout ?

THOUVENIN.

Et puis c'est tout.

MARTHE.

Il y a évidemment quelque chose qu'on ne me dit pas.

THOUVENIN.

Évidemment.

MARTHE.

Et qu'on ne me dira pas.

THOUVENIN.

C'est à croire.

MARTHE.

Parce que je suis une jeune fille et qu'il y a des choses qu'on ne doit pas dire aux jeunes filles; mais on pourrait faire une exception pour moi, puisque je suis une fille qui a fait aujourd'hui même une chose qu'elle ne devait pas faire. Heureusement que c'était à l'instigation des autres que je la faisais et qu'il est encore temps d'empêcher un malheur que je sens tout autour de moi. Où est mon frère ?

THOUVENIN.

Il est là. Ne voudriez-vous pas aussi parler à mademoiselle Brissot avant qu'elle parte ?

MARTHE.

Oui. Et à sa mère et à son père.

THOUVENIN, sortant.

Elle me va, cette petite.

Il entre dans la chambre où est André.

MARTHE, allant à madame de Thauzette.

Vous savez, Madame, que, par votre faute, j'ai méconnu, j'ai insulté, j'ai menacé un être qui m'aimait et qui se sacrifie pour moi, c'est évident, car elle me l'avait bien dit qu'elle me sauverait, fût-ce aux dépens de sa vie et même de son honneur. Vous avez été bien coupable. Je ne sais pas si vous êtes habituée aux remords, mais moi je n'en veux pas. Vous pouvez aller dire à monsieur votre fils qu'il est libre. Denise et moi nous lui rendons la parole qu'il nous avait donnée à toutes les deux. Qu'il parte. M. Thouvenin lui trouvera une place loin de France, loin de l'Europe même. Il se chargera de cela. (A André qui est entré pendant ce temps-là et allant à lui.) Tu me pardonnes, n'est-ce pas ? C'était certainement de la folie. Nature trop comprimée d'abord, trop exaltée ensuite, ça passera. (A Denise qui entre suivie à distance de sa mère. Brissot entrera, quelques moments après, par une autre porte.) Viens donc un peu, toi. (En disant cela, elle lui prend les mains et l'amène sur le devant du théâtre.) C'est bien cela, tu as les yeux rouges, tu es toute pâle. Tu trembles ; tes mains sont brûlantes. Ton pauvre cœur bat à t'étouffer. Je te demanderais ton pardon que tu n'aurais pas la force de

me répondre. Et c'est moi, moi, qui suis cause de tout cela. (Lui prenant la tête dans ses deux mains et l'embrassant avec force.) Pardon ! Pardon ! Je te bénis et je t'adore !

THOUVENIN, qui pendant ce temps a fait sortir madame de Thauzette.

Elle me va, elle me va, cette petite.

MARTHE.

Mon frère qui t'aime ne t'épouse pas, parce que tu as aimé un autre homme que lui. Mais moi aussi, j'ai déjà aimé et justement le même homme que toi. Nous sommes donc aussi coupables l'une que l'autre, et alors on ne m'épousera pas plus qu'André ne t'épouse. Résignons-nous, ma chérie, le mariage n'est pas fait pour nous. Nous avons eu le même fiancé qui nous a trompées toutes les deux, il s'agit d'en trouver un que nous puissions encore aimer ensemble et qui ne trompe jamais. Je sais où le trouver. (A André.) Tu as voulu, mon cher André, que je visse le monde avant de prononcer mes vœux. Eh bien, je l'ai vu. Vrai, ce n'est pas joli. En quelques mois j'ai vu tant de mal, j'en ai tant fait moi-même que j'ai hâte de retourner au couvent, mais je ne veux pas y retourner seule. (A Denise.) Veux-tu y venir avec moi et que nous n'en sortions plus ?

DENISE, sincèrement et en se jetant dans ses bras.

Oui, oui, oui.

MARTHE.

C'est dit alors. (A Brissot.) Mon cher monsieur Brissot, mon frère trouvait M. de Thauzette indigne de moi, comment voulez-vous que je le trouve digne de Denise. C'est moi qui vous prends votre fille, vous ne pouvez pas me la refuser. Je vous assure que personne ne l'aime plus que moi (A Denise.) Embrasse ton père et ta mère et partons.

Denise va à son père et s'agenouille devant lui.

BRISSOT, la relevant.

Tu m'as fait autant de mal qu'il était possible de m'en faire. Puisque cet ange vient te délivrer, je te confie à lui et je te pardonne.

Il l'embrasse en pleurant.

DENISE, embrassant madame Brissot très profondément.

Maman, maman. (A André.) Dans son ignorance des réalités de la vie, votre sœur, Monsieur, croit sa faute égale à la mienne. Innocente enfant! Mais elle trouve aussi la seule solution vraie, la seule qui nous laisse tous dans notre dignité et qui ne nous impose pas des sacrifices au-dessus de nos forces. Permettez qu'elle reste un instant dans cette erreur qu'elle a quelque chose à expier; cela désarme mon père. Je vous la rendrai bientôt. Adieu, Monsieur. Que le Dieu que je vais tant prier pour vous mette sur votre chemin celle qui aura la douce mission de vous rendre heureux. (Résolument et prenant la main de Marthe.) Et maintenant, ma sœur, allons!

Elles marchent toutes deux vers la porte. Au moment où elle va franchir le seuil.

ANDRÉ, appelant.

Denise...

Denise se retourne et attend.

ANDRÉ, lui tendant les bras.

Je ne peux pas.

DENISE, se précipitant dans ses bras avec un grand cri.

Ah!

On entend un timbre de jardin.

MARTHE.

Qu'est-ce que c'est que ça? Les Pontferrand qui viennent dîner. Vite! Vite! essuyons les yeux. La vieille serait trop heureuse si elle voyait qu'on a pleuré. (Elle essuie les yeux de Denise. A André.) Et toi, va au-devant de tes invités. Nous n'avons plus besoin de toi ici. (A Denise.) Et toi, au piano, et chante si tu peux.

THOUVENIN.

Et le couvent, Mademoiselle?

MARTHE.

Quand Denise sera mariée.

Elle va à Brissot et lui tend son front.

BRISSOT, l'embrassant.

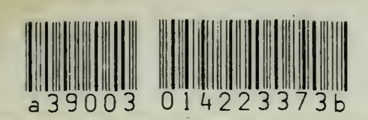
Oh ! mon enfant! que Dieu vous donne autant de bonheur que vous venez de faire de bien !

Tous les personnages prennent une attitude simple pour l'entrée des Pontferrand. Denise est au piano comme si elle en jouait, Marthe a un livre à la main. Thouvenin cause avec madame Brissot, et Brissot range les papiers qui sont sur la table.

Puits, 1884.

FIN

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 556-4-11.


a39003 014223373b
